

## LES ECOLES GNOSTIQUES DES MYSTERES

Texte extrait de: *Les écoles des Mystères*, par Konrad Dietzfenbilger, Septénaire, 2005

Dans les trois ou quatre siècles après l'avènement du Christ, on vit naître et s'activer sur toute l'étendue de l'empire romain des groupements et des mouvements qui ne pouvaient, au premier abord, qu'apparaître singuliers. La dénomination commune sous laquelle on les désigne est celle de « Gnose ». La Gnose est, comme on le sait, un mot grec signifiant « connaissance ». A y regarder de plus près, nombre de ces mouvements enseignaient la Sagesse dite des Mystères ou le parcours du chemin des Mystères.

Parmi ces groupes, il existait des écoles gnostiques qui se rattachaient directement aux Mystères égyptiens. Les écrits dits hermétiques qui firent leur apparition en Egypte au cours des deux premiers siècles de notre ère, se réclamaient de la sagesse d'Hermès Trismégiste. On avait identifié le dieu grec Hermès, le messager des dieux, à l'égyptien Thot, scribe du panthéon divin. De plus c'était Thot qui avait imprimé dans l'esprit des hommes l'antique sagesse des Mystères d'Egypte. Quand on se mit à composer des écrits hermétiques en langue grecque, ces derniers contenaient plus d'une réminiscence platonicienne, cela montre qu'en cette époque hellénistique où le grec était devenu la langue universelle des érudits et des philosophes, la vieille sagesse des Egyptiens fit alliance avec la pensée grecque, se prêtant par là à une formulation nouvelle.

Sans faire un détour par la tradition philosophique des Grecs, plus d'une école gnostique, dont la patrie était l'Egypte ou Alexandrie, la capitale du savoir, puisait directement dans les Mystères de l'ancienne Egypte : nous voulons parler de Valentin, de Basilide ou de Marcos, des grands gnostiques d'Egypte.

En outre, il y eut plus d'un courant gnostique pour perpétuer la sagesse des Mystères juifs. Car il y avait longtemps qu'existait, au sein du Judaïsme, des « écoles des Prophètes » et des groupuscules ésotériques, par exemple, les Esséniens, dont la sagesse des Mystères était la règle et l'expérience vécue. Des noms d'anges et de démons, une terminologie également hébraïque pour désigner les forces et principes créateurs du monde, ainsi que l'usage que l'on fit du concept de « Sagesse divine », appelé à jouer un si grand rôle dans le judaïsme, tout cela apparaît dans plus d'un écrit gnostique à travers des vocables hellénisés où perce encore souvent leur phonétisme originel.

Une grande partie du corpus d'écrits gnostiques découverts à Nag Hammadi (Haute Egypte) en 1945 attestent ces liens avec les Mystères du judaïsme. Il s'agit de manuscrits en langue copte, pour la plupart du IV<sup>ème</sup> siècle et inspirés d'originaux grecs. Il semble qu'ils aient été rédigés ou transcrits de 100 après J.C. jusqu'à 250 environ, par des Juifs hellénisés de la Diaspora (1).

Des groupes franchement gnostiques comme ceux des Ophites et des Pérates subirent aussi l'influence de la Sagesse des Mystères juifs. Il y avait probablement un moment déjà que cette dernière avait pris les nuances les plus diverses, nuances qui se répercutèrent tout naturellement à l'intérieur des groupements imprégnés de judaïsme ésotérique. Il existait aussi parallèlement un ésotérisme issu de la Samarie, dont le célèbre Simon le Mage passe pour l'ancêtre spirituel. La parenté de certains écrits de Nag Hammadi avec cet ésotérisme samaritain est indiscutable. Signalons enfin, parmi ces textes de Nag-Hammadi, ceux qui invoquent l'autorité de Seth, ce troisième fils d'Adam dont le judaïsme ésotérique fait l'ancêtre d'une humanité rédimée, ne faisant plus qu'un avec Dieu.

Il est un quatrième courant qui rattache directement le gnosticisme aux régions du Proche Orient. C'est cette tendance qu'on désigne habituellement sous le nom de « gnose syrienne ». Chez les Ophites Naassènes par exemple, l'on perçoit encore des traces éloquentes des Mystères d'Attis dont l'origine était la Phrygie et la Lydie. Du fameux « Evangile de la Pistis

Sophia » on peut dire semblablement qu'il est une sagesse des Mystères de l'Asie Mineure transposée en symbolisme grec.

D'autres écrits gnostiques font apparaître une influence persane. C'est le cas de la secte de Bardesane, bientôt suivie par la grande école des Mystères fondées par Mani. On trouve jusque dans les textes de Nag-Hammadi des écrits porteurs d'une tradition iranienne que l'on reconnaît dans un nom tel que celui de Zostrien, équivalent à Zoroastre. Dans l'ensemble, les textes de Nag-Hammadi constituent une véritable bibliothèque gnostique qui puise sa sagesse aux sources les plus diverses, sources dont il ne faut même pas exclure les dialogues platoniciens.

Toutes ces traditions des écoles des Mystères se combinent et se colorent d'un nombre d'aspects difficilement imaginable. L'explication en est aisée. Supposons, par exemple, un Juif frotté d'ésotérisme qui émigre en Egypte. Il se mettra en contact avec la tradition des Mystères de l'ancienne Egypte. Il apprendra, dans cette cité éminemment hellénistique d'Alexandrie, le grec, langue universelle de l'époque, accueillant du même coup la tradition des Mystères que cette langue véhicule. Mais un fait saute aux yeux : une grande partie des écoles gnostiques accordent une place centrale à Jésus le Christ. Que ces écrits soient d'origines proche orientale, iranienne, judaïque ou égyptienne, ils comportent tous une figure essentielle, celle de Jésus, au point que cette dernière finit par caractériser non seulement ces écoles des Mystères mais l'âme même des Mystères. Beaucoup de ces écoles conservent, il est vrai, les noms de ceux qui seraient à leur origine : par exemple Hermès, Seth, Derdikéa, Zoroastre. Mais la plus grande partie se réclament de Jésus le Christ comme leur fondateur et comme l'incarnation de la Force qui y agit de façon vivante. Et beaucoup d'écrits des gnostiques donnent l'impression qu'ils ont eu un autre fondateur mais dont ils ont éliminé la trace au profit de Jésus-Christ.

## **Origine de la Gnose**

Quelle explication donner à ces faits ? Comment expliquer, en particulier que, dans une période qui va de l'année 100 à l'année 150 de l'ère chrétienne, il ait existé tant de mouvements gnostiques de traditions si différentes, chez lesquels l'on trouve la totalité de la sagesse des Mystères et les étapes fondamentales du chemin qu'elle présente ? On ne rencontre d'ailleurs que peu de traces d'un quelconque développement. Les « systèmes » gnostiques dont Jésus-Christ constitue le point central semblent être tombés du ciel comme Athéna sortie du cerveau de Jupiter. Autre surprise, ces systèmes font leur apparition à la même époque et dans les contrées les plus dissemblables du bassin oriental de la Méditerranée. On a tenté de ramener la gnose à une tradition unique, à une source iranienne, syrienne, grecque et juive. On a cherché à la rattacher à une version du christianisme primitif sans cacher toutefois que ses racines remontaient bien plus haut. Les discussions savantes nous entraînent dans tous les sens sans aboutir à des résultats précis (2). Mais si l'on reconnaît que les traditions des Mystères les plus différentes émergent dans la Gnose et que le christianisme primitif posséda lui aussi une école des Mystères au sein de toute cette diversité, il sera possible de trouver un pourquoi et un comment à la naissance de la Gnose et de quelles sources elle émane.

Comparativement aux anciennes traditions qui étaient à l'œuvre dans la Gnose de l'époque, le christianisme aurait été une impulsion actuelle émanant des Mystères avec Jésus pour fondateur. Quand la « Parole » (Verbe), le Christ cosmique, se relia à Jésus, les anciens Mystères acquièrent une propriété nouvelle : ils parurent au grand jour. Selon la conception du christianisme des origines, l'humanité tout entière devenait une école des Mystères depuis que la Parole (Verbe) s'était faite chair. L'ordre et la force de l'Esprit cosmique s'uniraient, en Jésus, à l'esprit de l'humanité, au Soi véritable de l'homme. L'Esprit exigerait que l'homme devînt conscient de lui-même et lui donnerait les moyens, dans le monde des sens, de s'en rapporter à son ordre et à sa force. Il s'agissait là – telle fut l'expérience de l'école des

Mystères du christianisme dit primitif ou originel – d'un pas décisif dans l'évolution de l'humanité, un pas que seule l'impulsion de l'Esprit cosmique pouvait rendre faisable et effectif.

D'après la doctrine des Mystères, cette impulsion agit dans l'organisme psycho spirituel d'une même culture, ou bien dans l'humanité tout entière. Pas d'autre explication au fait que c'est d'une manière simultanée et dans des lieux différents, propres à réagir favorablement à une telle impulsion, que celle-ci se fit sentir avec des nuances diverses. Et quels endroits plus propices que ceux qu'offraient les antiques écoles des Mystères ? Une nouvelle vie spirituelle anima brusquement toutes les anciennes traditions en rendant leur immémoriale activité passée d'une brûlante actualité. Toutefois il ne faut pas penser que la sagesse des Mystères du christianisme originel parvint aux anciennes écoles par des voies extérieures, par transmission de bouche à oreille, quoique cela puisse également avoir été le cas. Il est clair qu'ici opéra le principe de synchronicité. L'impulsion qui se manifesta dans l'école des Mystères du christianisme originel se manifesta en même temps dans les antiques écoles traditionnelles du bassin oriental de la Méditerranée, leur donnant à toutes une vie nouvelle.

Telle fut l'origine des différentes écoles gnostiques. Ces écoles gnostiques étaient les anciennes écoles des Mystères revivifiées par l'impulsion de l'esprit christique, qui donna de nouveaux accents aux anciens Mystères traditionnels. Il n'y a pas d'autre façon de rendre compte de leur simultanéité. C'est la même raison qui fait que leurs « systèmes » furent complets, dès l'origine et en dépit d'une apparition brusque et soudaine. Ainsi ce fut l'antique sagesse traditionnelle aux aspects les plus divers (iranienne, égyptienne, juive, etc.) qui devint tout à coup susceptible d'une diffusion instantanée à l'extérieur. Elle n'avait pas besoin de se développer plus, ayant été présente depuis longtemps à l'abri derrière les murs des écoles des Mystères. En vertu de l'impulsion christique, elle devenait actuelle et accessible à tous. Elle n'avait plus de raison – pas plus que les anciens Mystères - de demeurer dans l'anonymat ni de rester cachée. La Gnose fit tout à coup une irruption publique à la manière d'un fleuve impétueux qui aurait été nourri par de multiples affluents. Pas d'autre raison à cette brusque apparition au dehors que l'élan communiqué dans l'actualité de l'époque par le christianisme originel.

On comprend ainsi comment tant d'écoles de structure différente reconnurent Jésus comme leur maître unique. Les représentants des sagesse traditionnelles eurent tôt fait de comprendre que la vie nouvelle qui animait soudainement leurs antiques valeurs leur venait d'un élan qui travaillait simultanément toute l'humanité et qui trouvait son expression du moment dans le christianisme originel. En Jésus-Christ il reconnaissaient le Soi de l'Homme véritable, but du chemin des Mystères, et qui, devenu d'une perfection achevée, apparaissait au grand jour. Gnose, ou connaissance, signifie prise de conscience du Soi véritable par soi-même. Cette conscience s'était totalement actualisée dans la personne de Jésus. Aussi cette conscience gnostique s'identifia au nom de Jésus-Christ. Et beaucoup des Mystères traditionnels tinrent compte de la force et de la révélation faite à toute l'humanité de cette conscience, en l'insérant dans le cadre et au centre de leur sagesse. Quatre siècles auparavant, Platon n'avait pas agit autrement en faisant de Socrate le symbole de la force de vérité qui agissait en lui. Ce fut aussi ce que fit Paul quand il déclara : « Jésus est en moi ».

Il résulte de tout ceci que la Gnose n'est pas le réchauffé de quelque sagesse antique. Les vieilles traditions des Mystères ressuscitées à une vie nouvelle en reçurent une coloration également nouvelle. Les fondateurs des mouvements gnostiques ne furent pas des érudits qui compulsèrent les traditions du passé, mais des hommes saisis par les forces de renouvellement qui étaient désormais à l'œuvre dans la structure psycho spirituelle de l'humanité. C'est en eux-mêmes qu'ils ressentaient l'impulsion nouvelle, dont ils devaient suivre eux-mêmes le chemin, en y intégrant le symbolisme des traditions antiques. Et souvent il arrivait qu'ils adjoignent à l'ancienne symbolique, la symbolique chrétienne, pour exprimer leur expérience d'un nouveau vécu.

On ne saurait non plus méconnaître que des facteurs extérieurs, de nature politique, sociale et psychologique, eussent préparé le terrain à la Gnose. Mais ces facteurs, s'ils expliquent en

partie le déroulement des faits, sont incapables de rendre compte de la genèse de la gnose (3). On peut supposer l'existence de conditions psychologiques et sociales les plus propices aux grandes mutations de nature spirituelle sans qu'apparaisse le moindre indice d'une création nouvelle de nature psycho-spirituelle. De semblables facteurs contribuent tout au plus à former un terrain favorable à l'évolution de la matière psycho-spirituelle. Encore ne faut-il pas minimiser l'hypothèse que de semblables terrains peuvent être au contraire le fruit d'une évolution lente et insoupçonnée dans les âmes des hommes. Des expériences créatrices psycho-spirituelles ne peuvent que provenir du monde psycho-spirituel, mais elles se manifestent de façon certaine dans le monde des sens selon les conditions mêmes de ce monde des sens.

### **Les textes du christianisme et les textes gnostiques**

On peut donc caractériser la gnose historique comme la résurrection, accessible à tous, de l'antique sagesse des Mystères superposée à la sagesse des Mystères chrétiens qui se fonde avec l'ancienne tradition des Mystères. Il n'est pas d'autre conclusion à tirer des textes.

Il est possible de répartir en deux groupes les écrits de la sagesse des Mystères chrétiens : d'une part les écrits des Mystères qui demeurent dans le cadre du judaïsme orthodoxe : les trois évangiles synoptiques ; d'autre part, les textes relativement libres à l'égard du judaïsme traditionnel pour avoir absorbé le contenu de traditions plus anciennes, qu'elles relèvent de l'ésotérisme juif ou qu'elle soient purement grecques ou syriennes. Font partie de cette dernière catégorie les écrits de Jean et de Paul comme « l'Apocalypse de Jean ». On peut y joindre les « Actes des Apôtres », les « Actes de Jean », « d'André » et « de Thomas » composés au III<sup>ème</sup> siècle. Dans ces derniers toutefois se trouve déjà l'élément romanesque, ce qui contribue à en abaisser le niveau (4).

Ensuite viennent les innombrables écrits gnostiques au sens littéral du mot, ceux qui dérivent d'une antique tradition des Mystères, mais qui ne sont pas moins liés au christianisme originel. Certains d'entre eux n'ont qu'un rapport purement extérieur avec ce christianisme, qui consiste avant tout à donner Jésus pour le nom de leur fondateur ; d'autres s'inspirent totalement des Mystères chrétiens, quoique cela soit plus vrai du fond que de l'apparence.

Tous ces écrits ont directement puisés à la doctrine du christianisme originel ou sont issus des anciens Mystères revigorés par l'impulsion des Mystères christiques. Ils contiennent tous la sagesse ainsi que le chemin des Mystères bien que sous un symbolisme différent. Il faut découvrir le sens des symboles de la Vérité, qui servent soit à la cacher, soit à la dévoiler. On fera donc peu de différence entre d'une part les écrits de Jean et de Paul, issus de l'impulsion christique, très présente, sans dédaigner de s'inspirer d'autres traditions et d'autre part d'autres écrits des Mystères qui, dans l'ambiance des anciennes écoles des Mystères, se fondent avec la nouvelle impulsion. La ressemblance est telle qu'elle va parfois jusqu'à rendre la distinction impossible. (5) Les dissemblances sont souvent de nature stylistique et ne touchent pas le fond. Par exemple, on ne peut que faire la comparaison entre une Epître de Paul et « La Lettre à Réghinos sur la Résurrection » trouvée à Nag Hammadi. Et il ne saurait en être autrement car la sagesse des Mystères, qu'elle soit antique ou moderne, est toujours identique à elle-même. Il nous est donc permis de donner l'épithète de « gnostique », au sens littéral du terme, aux écrits du tout début du christianisme, car pour les premières communautés chrétiennes également il s'agissait de « Gnose », de la connaissance et de l'accomplissement de la sagesse des Mystères. Et on ne perdra jamais de vue que, par christianisme originel, nous entendons l'impulsion christique qui s'exerça directement et sans intermédiaire au début du premier siècle, impulsion que les écoles gnostiques, stricto sensu, recueillirent par delà d'antiques traditions.

## **La Gnose, la sagesse des Mystères**

On s'efforcera à présent de dégager, de la profusion déconcertante des écrits et des fragments gnostiques, quelques principes qui se trouvent dans tous les systèmes. On pourrait évoquer l'exemple d'un unique système gnostique pour en tirer l'énoncé de la sagesse et de la voie qui ont la Gnose pour source. Mais nous choisissons plutôt de donner une idée de l'unité dans la diversité qui est la caractéristique de la Gnose.

La Gnose est « Connaissance ». Or la connaissance a toujours été l'avance décisive sur la voie des Mystères, et la connaissance progressive, le but même de cette voie. On peut donc dire que tous les acteurs et inspirateurs des mouvements gnostiques n'ont eu d'autre fin que de faire l'expérience consciente de la sagesse des Mystères. Leur parcours commence par la destruction des illusions qui sont celles de l'homme sensoriel, lequel doit se détourner résolument de toute liaison avec le monde des sens et le monde des ombres. Il se tournera ensuite vers le monde de l'Esprit, dont le Soi véritable est le miroir, agissant au plus profond de son être. Ce stade est celui de la foi, de l'ouverture et de la réceptivité à la Force de l'Esprit. Quand celle-ci est suffisamment grande, elle devient alors consciente. Devenue consciente en tant que connaissance, elle se change en élément agissant. Et c'est en tant qu'Amour, Bonté, Sagesse, Courage et Force qu'elle agit dans les écoles des Mystères, et qu'elle change l'élève sous le rapport de la pensée, du sentiment, de la volonté et de l'action, de sorte que l'être et la conscience de l'élève finissent par s'accorder aux grandes lignes du monde spirituel.

## **La Connaissance, un devenir conscient**

Comme cela apparaît dans tous les textes gnostiques, la Connaissance n'est pas, chez l'élève des Mystères, une simple information communiquée de l'extérieur. Elle n'est pas davantage l'adhésion inconditionnelle à un dogme quelconque. Disons que le disciple découvre en lui-même une vie qui lui était jusque-là cachée.

Pour faciliter la compréhension, il est bien entendu aisé de comparer cette expérience à l'une de celles que l'on peut faire dans le monde sensoriel. Lorsque, par exemple, on devient conscient d'une idée que l'on a longtemps refoulée ou bien oubliée, on ressent une impression intérieure de détente et il y a changement de notre être. Quand un chercheur découvre une idée ou qu'un artiste reçoit une inspiration, l'émerveillement qu'il éprouve jaillit de l'intérieur de lui-même et nullement comme d'un renseignement dont il serait redevable à quelqu'un d'autre. Quand les qualités et les penchants d'un homme qui ont été latents pendant des décades parviennent enfin en pleine lumière, des couches jusque-là insoupçonnées de l'être se font jour en même temps.

Pareillement, sur le Chemin des Mystères, des dispositions qui étaient endormies deviennent conscientes et sont source de changement. Mais il s'agit de dispositions sous-jacentes au monde sensoriel - et au monde des ombres même - ou les dominant, selon la perspective que l'on adopte. Il s'agit du Soi véritable, la configuration de l'Esprit dans l'homme. Mais quand celle-ci devient consciente, apparaissent simultanément les forces et structures du monde démoniaque qui étaient également inconnues. Lorsqu'en effet les couches fondamentales de l'être se mettent à agir, tourbillonnent en même temps les forces qui s'interposent entre elles et le monde sensoriel. L'univers démoniaque peut ainsi non seulement être reconnu mais aussi rejeté.

La Connaissance gnostique est la conscience des couches les plus profondes de l'être, ce par quoi elles deviennent agissantes. Ces profondeurs fondamentales, dans l'homme, sont elles-mêmes Conscience et Esprit. Et le sujet qui connaît ne fait alors plus qu'un avec ce qu'il connaît. Il vit à l'intérieur même des choses, car il en éprouve très intimement la force et la structure. Il n'a plus avec elles, comme dans le monde sensoriel, un rapport d'altérité. Car il y a une différence du tout au tout entre être renseigné de l'extérieur et faire l'expérience vécue

de l'essence même des choses. Cette expérience n'est possible que lorsque l'homme est constitué de toutes les forces et éléments de l'univers et se tient par là en rapport étroit avec eux. C'est pourquoi il est dit dans l'Évangile de Philippe :

« Personne ne peut voir quelque chose d'impérissable sans devenir lui-même impérissable. Il n'en est pas de la Vérité comme du monde où l'homme qui voit le soleil n'est pas lui-même le soleil, où il voit le ciel, la terre et tout le reste sans être lui-même le ciel, la terre et le reste. Au contraire, dans le royaume de la Vérité, si tu vois quelque chose de la Vérité, tu le deviens toi-même. Tu vois l'Esprit et tu deviens l'Esprit. Tu vois Christ, tu deviens Christ. Tu vois le Père, tu deviens le Père. Ici, dans ce monde, tu vois aussi des choses mais tu ne te vois pas toi-même. Dans le Monde de l'Esprit, tu te vois toi-même. Ce que tu vois là, tu le deviens toi-même. » (I, 107) (6)

## **Psychologie de la Connaissance**

C'est parce que la connaissance dans la Gnose en tant que démarche décisive sur la voie des Mystères est un fait central, que la psychologie de cette voie devient particulièrement nette. Les écrits et les témoignages des écoles des Mystères décrivent trop souvent les expériences intimes du candidat de façon extérieure et allégorique. Dans les textes gnostiques, tout au contraire, on se trouve face à face avec ces expériences, comme si l'on était soi-même impliqué dans cette prise de conscience et que l'on avait soi-même acquis la Connaissance des gnostiques.

Or le point de départ de la Connaissance des gnostiques est l'être le plus intérieur de l'homme, sa conscience. C'est dans cette conscience que se joue le jeu de la Gnose, de la Connaissance. D'une connaissance donnée, le candidat fait un pas jusqu'à la connaissance suivante, et cela jusqu'au moment où il parvient à la conscience de lui-même, la conscience de son véritable Soi. Ce développement de la conscience, il l'éprouve comme une lumière qui s'étendrait peu à peu sur la structure de son être intérieur, lui procurant l'impression de sortir d'une brume qui serait peu à peu absorbée par le soleil. Cet événement intérieur a reçu invariablement le nom d'illumination. Dans cet état d'être qui est un attouchement par la lumière de l'Esprit, le Soi véritable fait l'expérience qu'il est immortel, car il est uni à la Lumière immortelle de l'Esprit. C'est ainsi que Mani donne à l'un de ses écrits, L'Épître du Fondement (Epistula fundamenta) l'introduction suivante:

Telles sont les paroles du salut, de la source vivante et éternelle. Celui qui après avoir cru, les comprend et les met en pratique, celui-là ne succombera pas à la mort et jouira d'une vie véritablement éternelle et magnifique. Car, en vérité, il est bienheureux celui à qui échoit en partage la connaissance de l'enseignement divin, qui le libère et le fait entrer dans la vie éternelle. La paix du Dieu invisible et la connaissance de la Vérité appartiendront à ses frères et ses Bien aimés qui croiront aux préceptes divins, et qui les suivront... La douceur de l'Esprit Saint ouvrira votre sens intérieur en Vérité, afin que vous puissiez voir votre âme de vos propres yeux. (7)

Le candidat aux Mystères éprouve de plus, au cours du Chemin, que son soi véritable est en vérité illuminé par une lumière intérieure. Mais le moment viendra où ce vrai Soi, à la lumière de l'Esprit, deviendra lui-même source de lumière. C'est un organe qui est réveillé ou façonné par la Lumière et qui œuvre à partir de là de façon autonome et spontanée. Aussi les disciples de la Gnose font-ils du Soi véritable la fille de la Sophia, la Sagesse éternelle. Il est un rayon de la sagesse divine, une « étincelle de lumière » qui peut s'embraser jusqu'à devenir un feu flamboyant. A ce propos, Paul parle des « yeux du cœur » (Ephésien, 1,17).

Cependant, en même temps que ce développement de la conscience véritable, le candidat perçoit que l'enfant de la Sophia céleste, le Soi véritable, se trouve prisonnier de la matière. Il

languit dans le monde du savoir extérieur, des représentations intellectuelles et des perceptions sensorielles, comme s'il était dans les ténèbres. En effet, chez beaucoup d'êtres humains, cet enfant de la sagesse céleste est si enchaîné et enténébré que leur conscience ne connaît plus que le monde sensoriel. L'étincelle de lumière est plongée dans les ténèbres, le monde sensoriel, elle y est comme en exil. C'est là l'expérience que Platon a voulu traduire dans l'allégorie de la caverne. Ce n'est pas d'autre chose que parlaient les Mystères égyptiens dans le mythe d'Osiris mis à mort et dépecé, et c'est encore de cela que nous entretenons les mythes du christianisme originel en évoquant la dualité de l'âme humaine : la vie de la chair qui mène à la mort, et la vie de l'Esprit qui est la vie véritable.

A partir de cette expérience, paraît au grand jour le chemin où le candidat perçoit toujours plus clairement sa dépendance du monde des sensations, en même temps qu'il s'en dégage par la Connaissance et le comportement qui en résulte. Il prend conscience du monde démoniaque dans la mesure où celui-ci agit sur lui. Il se fait une claire vision, à partir du monde spirituel qui lui est révélé, du caractère, de l'origine et de la fonction de ce monde inférieur. Son être véritable voit aussi l'origine et le sens du monde sensoriel qui l'influence si grandement.

Il a maintenant dénoué ses liens avec les tendances qui le maintenaient rivé au monde des sensations et des démons, ce qui a pour résultat de dissiper les nuages qui planaient encore sur le Soi Véritable. Il est désormais éclairé par la lumière du soleil de l'Esprit et devient lui-même le miroir brillant où resplendit l'Esprit. Car la structure intime du Soi véritable est analogue à celle de l'Esprit, lequel pénètre l'univers tout entier de sa force et de son ordre. Le candidat est parvenu à la source originelle dont émana jadis son Soi authentique. Cette source c'est le Père, celui qui a engendré le véritable Soi.

Le myste refait en sens inverse le chemin sur lequel il se laissait glisser dans le monde des sensations et dans le monde démoniaque, alors qu'il n'était encore qu'une inconsciente étincelle de lumière de la Sophia. Il connaît dès lors, par le menu, la cause et les circonstances de son emprisonnement, ainsi que ses conséquences. Revenu conscient au point de départ de ce long pèlerinage de l'âme, il se réjouit de son retour. Il a désormais la faculté, à partir du Soi véritable, sa source de lumière intérieure, d'explorer le monde de l'Esprit. C'est ce que Paul désigne par les vocables de « Largeur, hauteur, longueur et profondeur » de Dieu, qu'explore l'homme libéré. (I, Ephésiens 3, 18).

### **Le mythe gnostique: la genèse du monde**

Ce que le candidat explore aussi, c'est la « largeur, hauteur, longueur et profondeur » de l'univers démoniaque et du monde des sensations ; il perçoit le rapport qu'entretiennent ces trois ordres de réalité et le sort de l'âme dans chacun d'eux, le sort de l'étincelle lumineuse de la Sophia céleste, qu'il a lui-même reconnu et peut observer chez les autres étincelles. Autant de connaissance et d'expériences qui s'incorporent à la conscience de l'élève des Mystères et que les gnostiques résument en un mythe unique, qui donne une représentation imagée d'un processus essentiellement psychologique et spirituel.

Pour la pensée moderne, il n'est guère facile d'accepter que l'enseignement des Mystères ramène à des états psycho spirituels la genèse de la matière et du monde sensoriel. Or, à suivre cet enseignement des Mystères, le monde spirituel et sa force sont un fait primordial. C'est de lui que sont issus, par un processus de densification et de différenciation progressif, le monde démoniaque ainsi que le monde sensoriel. Faut-il en conclure que la matière est une parfaite condensation de l'énergie spirituelle, et qu'elle est organisée par des lignes de force spirituelles que reconnaîtrait le candidat au cours de ses pérégrinations exploratrices à travers les contrées de l'âme et de l'Esprit?

## **Le monde de l'Esprit**

D'après le mythe gnostique, existe au commencement et avant toute chose, le monde de l'Esprit, dans lequel êtres et choses sommeillent, inconscientes et latentes semblables à des semences. Il est un fragment de l'« Apocryphon de Jean » qui décrit de façon éloquente ce monde de l'Esprit primordial :

L'Un est le Royaume au-dessus duquel il n'en est pas d'autre. Il est le vrai Dieu et le Père du Tout, l'Esprit invisible qui est au-dessus du Tout, qui demeure, inaltérable, dans une pure lumière, et qu'aucun regard ne saurait saisir... Il n'est le sujet de personne car il n'est personne qui ne soit en lui. Il est sans limite car il n'est personne devant lui qui puisse le limiter... Il est impénétrable car il n'est personne devant lui qui puisse le pénétrer... Il est la Lumière incommensurable, pure, sainte et limpide... Car il est Vie prodigue de vie, Béatitude prodigue de béatitude, Connaissance prodigue de connaissance, Miséricorde prodigue de miséricorde et de salut... (II, 75f).

Le monde spirituel est donc Félicité et Perfection au plus haut degré, il est Plénitude, « Plérôme » selon l'expression des Valentinien. En lui n'est ni ténèbres, ni mort, ni déficience. Et le mythe nous conte comment crée et opère cet Unique. D'après la version valentinienne que nous a conservée Irénée (8),

l'« Esprit originel », le « Commencement primordial », le « Père des origines » ou la « Profondeur », a engendré une Idée primordiale - ainsi que la Pensée engendre une idée - qui n'est qu'un avec lui tout en étant différente de lui. Du Père, du Principe générateur, et de l'Idée primordiale, le Principe récepteur, naît l'Esprit qui perçoit et avec lui la Vérité dont il a conscience. Nous voilà à nouveau en présence de la Tétraktys pythagoricienne, de la Trinité chrétienne du Père, du Saint Esprit et du Fils, qui devient à nouveau Principe générateur et forme le quatrième élément. C'est de cette manière que l'Esprit originel se différencie toujours plus. A chaque étape de cette différenciation, de nouvelles « propriétés » de l'Esprit qui étaient latentes se font jour, que les gnostiques dénomment « éons du monde divin ». Dans l'Épître du Fondement, Mani en fait la description suivante :

Le Père, qui l'emporte sur tout en magnificence et est inaccessible en sa Grandeur, s'est attaché des éons resplendissants et bienheureux, dont il est impossible d'évaluer le nombre et l'étendue. C'est avec eux que vit le Père et Générateur sublime, dont rien de ce qui demeure en son Royaume de Lumière n'est de forme médiocre ou déficiente. (9)

## **Naissance du monde sensoriel et du monde démoniaque**

Mais les différenciations continuent leur cours, et, d'une partie du monde de l'Esprit divin, engendrent le monde démoniaque, lequel est finalement à l'origine du monde sensoriel. Celui des éons qui était le plus éloigné de l'Esprit originel, la Sophia, se trouvait dans une situation particulière. Sophia, la Sagesse, est l'âme de l'humanité, celle qui existait déjà avant la naissance du monde sensoriel et du corps matériel. Tous les éons procédant du Père primordial doivent se laisser imprégner par le rayonnement du Père, de façon à parvenir à la conscience d'eux-mêmes en même temps qu'à celle du Père. Cependant, plus ils s'éloignaient de l'Esprit, plus ils avaient le désir passionné d'approcher consciemment de l'Esprit. Et selon Valentin, plus l'éon qui était l'âme de l'humanité s'éloignait du Père, plus ce désir était infini.

C'est alors que Sophia commit une faute décisive. Au lieu de persister dans son aspiration et attendre d'être pénétrée, illuminée et formée par l'Esprit, elle voulut, dans son impatience et sa passion, s'en saisir par force et se l'incorporer. En outre elle voulut, sans être pénétrée de



l'Esprit ni de sa structure, déployer une activité créatrice. Le mythe gnostique exprime cela en disant que Sophia a voulu créer sans son « parèdre », l'Esprit. Et ce fut la catastrophe.

L'âme humaine, l'âme de l'humanité aussi bien que l'Esprit originel, jouissaient depuis le début de la faculté d'autonomie. Elle est indispensable à l'âme qui doit acquérir la consistance qui lui vaudra l'illumination de l'Esprit. Mais si l'âme se laisse subjugué par son désir passionné de la connaissance et qu'elle cherche à l'obtenir de force, son autonomie dégénère en volonté d'appropriation. La force de l'âme n'est alors plus en harmonie avec la loi divine. Elle n'est plus qu'impatience, acharnement, et son désir de la Connaissance devient volonté de puissance. De par son origine et sa nature, l'autonomie est une force qui appartient au monde de l'Esprit. Mais lorsqu'elle se concentre sur elle-même au lieu d'être l'instrument de l'Esprit, elle n'est plus que volonté personnelle obstinée, une volonté de puissance.

Or ces efforts impatients pour obtenir la connaissance font perdre à Sophia sa liaison à l'Esprit et la plonge dans la plus profonde obscurité. Par sa volonté d'appropriation, elle rompt et perd le lien qui l'unissait à l'Esprit. Aussi éprouve-t-elle angoisse, tristesse, désarroi et ignorance. Elle ressent son manque de connaissance et perd, par cette impatience même, le moyen de mettre fin à ce manque.

Après avoir dépeint le monde de l'Esprit et ses différenciations, le mythe gnostique nous explique comment la catastrophe psychologique eut lieu – et a encore et toujours lieu - dans l'âme de l'humanité, et dans tous les êtres humains, les « étincelles de lumière » de la Sophia. Le mythe, il est vrai personnifie les forces et particularités à l'œuvre dans ce désastre. L'impatience, l'aspiration passionnée à la Connaissance, la volonté de puissance, en un mot, l'affirmation personnelle de l'âme humaine paraît dans le mythe sous forme d'un être portant différents noms gnostiques. Jaldabaoth (le fils du chaos) et Authadès (la volonté obstinée) sont les plus fréquents. Cet être constitue la quintessence du monde démoniaque. De par son essence, Jaldabaoth est issu de l'Esprit parce que tout provient de l'Esprit originel. Il est le fils de la Sophia, qui est elle-même un des éons procédant du « Père ». Il n'en est pas moins le principe qui, dans l'âme, prend position contre l'Esprit.

Sophia, qui personnifie l'âme de l'humanité, est à présent sans lien avec l'Esprit et, de ce fait, a elle-même perdu la faculté de le reconnaître. Cette aptitude à la connaissance qui faisait l'autonomie de l'âme, celle-ci devant peu à peu se laisser imprégner par l'Esprit pour mûrir jusqu'à devenir une conscience indépendante, un organe privilégié de Connaissance pour l'esprit, est à présent une volonté personnelle qui se sépare de l'Esprit.

Cependant, Sophia commence à entrevoir toute l'étendue de son « erreur » et elle se retourne de plus en plus fréquemment vers l'Esprit. Mais le fils issu d'elle, la volonté autonome et les sentiments qu'elle éprouvait : tristesse, angoisse, ignorance et désarroi, n'en subsistent pas moins et continuent leur évolution en dehors d'elle.

Après la catastrophe, interviennent, selon le mythe, les données suivantes : Sophia est effrayée de ce qu'elle a engendré et tente de se rapprocher de l'Esprit ; Jaldabaoth, son fils, représente, dans l'âme, le principe démoniaque de la volonté de puissance ; sans oublier les « substances » que sont les sentiments de tristesse, désarroi, ignorance et angoisse. Ces données sont à la fois collectives et individuelles, autant qu'elles agissent sur le monde des âmes ou en chaque âme individuelle. Ce sont des forces et des principes qui opèrent à la fois dans la collectivité et individuellement.

Ces éléments et substances psychologiques sont évolutifs. La « déficience », le manque de savoir et le désir passionné de la Connaissance de l'Esprit, travaillent donc toujours plus dans l'âme de l'humanité. Sans la catastrophe, l'aspiration à la Connaissance devait faire en sorte que l'âme, unie à l'Esprit, se constitue une forme, un corps spirituel, grâce auquel acquérir la connaissance consciente d'elle-même et de l'Esprit. Cette possibilité a été gâchée. Une autre a pris sa place : la possibilité, pour l'âme humaine, de se constituer une forme à l'aide de la volonté d'affirmation de soi qui la caractérise, donc avec Jaldabaoth lui-même – et les « substances » des quatre sentiments désignés ci-dessus – une forme, un corps mortel qui devrait lui servir provisoirement d'organe de perception pour acquérir une conscience

nouvelle. Ce corps physique, conséquence de la catastrophe, est un substitut servant à accomplir une tâche initiale manquée.

## **Naissance de la matière**

Mais à présent, selon le mythe valentinien décrit par Irénée, les quatre « substances » des sentiments de la Sophia, désarroi, angoisse, tristesse et ignorance, produisent les quatre éléments constitutifs de la matière, la terre, l'eau, l'air et le feu. On ne désigne par, par là, les substances sensibles et visibles du même nom, mais des énergies actives dans la matière : les énergies physico-chimiques, vitales, sentimentales et mentales. En comparaison des énergies à l'œuvre dans le monde spirituel, elles sont comme freinées, ralenties. Les sentiments de la Sophia ont tendance à bloquer. Le désarroi, la tristesse, l'angoisse et l'ignorance n'ont rien d'une avancée, d'une expansion impétueuse, telles la vaillance et la pure allégresse.

Aussi « la Terre correspond-elle à la substance du désarroi » (10). C'est là qu'en comparaison des autres affects, l'effet de freinage est le plus marqué et la densification la plus grande. L'énergie physico-chimique – la terre – qui est à l'origine des formes sensorielles perceptibles, est ainsi la plus dense du monde des sens.

« L'Eau correspond au mouvement des larmes que fait verser la peur » (10) continue Irénée. C'est le second degré de densification que représente cette peur qui concentre toutes les forces vitales humaines. Mais l'Eau, la forme vitale qui œuvre dans la matière, est déjà quelque chose de plus subtil que les énergies qui donnent la forme.

« L'Air correspond à la persistance de la tristesse » (10). En comparaison de la peur, la tristesse est une substance moins oppressive quoique elle soit aussi un facteur de contraction. La force du sentiment, l'air, est à son tour d'une nature plus subtile que les précédentes.

« Les trois éléments cités contiennent le Feu en tant que mort et corruption ; en eux trois est aussi cachée l'ignorance » (10) : il s'agit d'un Feu dévorant : par exemple le doute, ou la folle témérité qui vient de l'incertitude, de cette « ignorance » en rapport avec les énergies mentales du monde des sens.

## **Naissance des hommes dotés de perception sensorielle**

A partir des quatre substances énergétiques de la matière et de la substance spécifiquement psychique de la volonté de puissance, Jaldabaoth, le Démiurge créateur du monde, dit le mythe, façonna le monde sensoriel et le corps humain, la forme au moyen de laquelle l'homme peut percevoir sensoriellement le monde et coordonner les concepts conformément à l'intelligence que possède Jaldabaoth. Mais Jaldabaoth ne peut agir qu'avec la coopération de la Sophia. Elle seule est en mesure de percevoir, dans le monde spirituel, l'image du corps spirituel et de la donner à Jaldabaoth.

Celui-ci n'est pas capable de développer un tel « plan de construction ». Il projette donc cette image dans le monde sensoriel, et travaille d'après cette image du monde spirituel, mais au niveau qui est le sien.

Et de même que, dans le Plérôme, le monde de l'Esprit, il y a différents degrés et des êtres provenant de chaque degré, le Démiurge se diversifia, selon l'image du monde spirituel, en engendrant sept « fils » - les Archontes ou forces principielles - et fit sortir de lui différents royaumes : les douze éons du monde démoniaque. Avec leur aide et au moyen des quatre éléments, il constitua le corps humain tel qu'il apparaît dans le monde sensoriel. Ce corps est donc un concentré du monde sensoriel et, avec lui, des forces et des lois démoniaques qui l'habitent.

En exécutant ce travail, Jaldabaoth s'imagine façonner un corps humain qui servira ses desseins et se trouvera en parfaite correspondance avec son caractère et sa volonté de puissance. En réalité, Jaldabaoth n'est que l'instrument de Sophia et de l'Esprit. Le corps

humain doit servir à des buts bien différents des siens. Car Sophia a insufflé une étincelle de lumière dans le corps terrestre. Et cette étincelle est la forme à partir de laquelle l'homme pourra devenir peu à peu conscient de lui-même.

Sophia, l'ensemble des étincelles lumineuses, avait perdu par sa faute la possibilité d'édifier une conscience capable de reconnaître un jour l'Esprit. Certes, elle aurait pu, en accord avec le monde de l'Esprit, constituer un corps spirituel qui eût été directement le support et l'organe de cette conscience. Cependant elle avait développé une volonté autonome dans son extrême désir d'accéder au monde de l'Esprit. C'est en raison de cette volonté personnelle, indirectement gouvernée par le monde de l'Esprit, que le corps terrestre s'est formé. Il est destiné, dans les projets de la Sophia et des autres étincelles de lumière, à prendre un jour connaissance de sa propre identité. De toute manière, l'existence terrestre lui est absolument nécessaire pour évoluer.

Lorsque les étincelles de lumière prennent enfin connaissance d'elles-mêmes grâce à leur corps terrestre, leur attitude change radicalement. Elles le ressentent comme une prison. Elles se rendent compte que leur nature est différente de celle du corps terrestre et du monde des sensations. Elles reconnaissent également ce qui les a conduites dans cette prison : la volonté de puissance et tout ce qu'elle engendre. Dans ces conditions, elles sont en mesure de gravir le chemin des Mystères, d'anéantir leur volonté de puissance, d'abandonner la forme inadéquate qui est la leur et de s'en constituer une plus appropriée. A la faveur du détour dans le monde des sens et des expériences douloureuses qu'elles y ont faites, à la faveur de ce détour, et de l'édification du corps terrestre comme substitut du corps spirituel, elles touchent enfin au but : devenir conscientes de leur Soi véritable et du monde de l'Esprit au moyen d'un corps spirituel.

## **Rapports entre le dieu créateur et l'Esprit**

Les rapports entre Jaldabaoth, le démiurge créateur, et l'Esprit de l'origine peuvent fluctuer d'un extrême à l'autre, aussi bien dans l'âme individuelle que dans le cosmos. Ces fluctuations apparaissent dans les variations apparentes des mythes gnostiques. De ces deux extrêmes, le premier est le suivant : le démiurge crée, certes, selon des lois qui lui sont propres, mais celles-ci sont en harmonie relative avec l'Esprit. Le second : la création du démiurge est très éloignée de l'ordre de l'Esprit. Dans le premier cas, l'ordre du monde sensoriel est comme un reflet suffisamment authentique de celui du monde spirituel. Le démiurge y est comme un instrument docile de l'Esprit. Il apparaît comme tel, par exemple, dans la Gnose hermétique, laquelle a subi l'influence de la tradition platonicienne. Le judaïsme nous présente le démiurge sous le même jour. Dans l'Ancien Testament, on distingue deux récits successifs de la création. Dans le premier (Gen. 1, 2-3), Dieu (Elohim) crée un monde spirituel et parfait ; dans le second, Dieu le Seigneur (Jehovah) crée le monde des sens. Dieu le Seigneur, qui est un aspect de Dieu proprement dit, n'en crée pas moins en accord avec ce dernier. (11)

Dans le second cas, le monde sensoriel est dans un état anarchique. Et ce n'est pas vrai seulement du monde des hommes, la nature elle-même est traversée de violence et de chaos. Le monde sensoriel n'est plus alors qu'une caricature du monde de l'Esprit et l'on ne saurait y reconnaître l'Ordre de l'Esprit. Le démiurge prend l'aspect d'un être maléfique et fauteur de trouble, insurgé contre le monde de l'Esprit. Comme une vague de la mer se renverse à sa crête, se retournant contre son mouvement naturel, de même Jaldabaoth, pourtant issu de l'esprit, prend une orientation opposée à l'élément auquel il doit son origine.

Ces deux visions extrêmes peuvent être dues au degré d'évolution de l'homme ou de l'humanité. Tant que les étincelles de lumière, pour parler comme le mythe, doivent encore développer une certaine autonomie de la conscience, elles ne connaissent ni elles-mêmes ni le monde spirituel, mais seulement le monde des ombres, le monde des sens. Elles sont en accord avec le démiurge et perçoivent le monde qu'il a créé comme un cosmos bien ordonné. Mais pour peu qu'elles atteignent un certain degré d'autonomie et deviennent conscientes de

leur être véritable, elles sentent que le monde des ombres, des illusions révélées par les sens, est hostile à cet être véritable. Le démiurge devient pour elle un ennemi et le cosmos une chaîne. Et dans le combat qu'elles livrent pour se libérer, elles ne sont plus assez objectives pour reconnaître le rôle que le démiurge a joué dans leur propre évolution. (12)

## **La Chemin gnostique des Mystères**

### *L'appel*

Le chemin des Mystères commence par un « appel ». (13) L'homme remarque que, dans sa nature, sont inscrites des possibilités et des tâches différentes de celles que la vie quotidienne lui fait percevoir et dont elle le charge. Il commence à avoir le soupçon de sa vraie vocation. Ce pressentiment peut être une réaction spontanée de son être intérieur – son Soi véritable commence à sortir de sa torpeur – ou il peut avoir été déclenché de l'extérieur – il y a réveil du Soi véritable. « Quand il entend l'appel, il écoute, il répond, il se dirige du côté de l'appel, s'élève dans les hauteurs et l'appel lui fait acquérir la Connaissance. Et maintenant qu'il connaît, il fait la volonté de celui qui l'a appelé » (I, 44). Ces mots de l'« Evangile de Vérité » contiennent le début, le cours et la fin de la voie des Mystères.

Cet éveil implique que l'intéressé se tourne désormais vers le monde de l'Esprit et se détourne de toute liaison avec le monde des sens et celui des ombres. « Nous avons la nostalgie de notre vraie demeure, du lieu vers lequel se tournent notre être et notre conscience. Nous ne nous relions plus à tout ce qui est en perpétuel devenir, nous nous en délivrons et nos cœurs se tournent vers ce qui est réellement » (Authentikos Logos, III, 79, en français « La doctrine péremptoire » dans l'éd. Ganesha). La réponse à l'appel est une attitude intérieure appelée, dans les écoles des Mystères, « conversion », « revirement » ou « repentir ».

### *La foi*

La foi est réceptivité aux forces qui émanent du monde de l'Esprit, et qui permet au candidat de tenir jusqu'au bout. « La foi reçoit et l'amour donne. Personne ne peut recevoir sans la foi. Personne ne peut donner sans l'amour. Aussi croyons-nous afin de recevoir et aimons-nous afin de donner véritablement » (I, 107). Un autre passage de l'Evangile de Philippe dépeint, par un beau symbole, l'importance de la foi sur le chemin des Mystères.

« La culture des fruits a besoin de quatre éléments. On ne saurait rien récolter sans l'action de l'eau, de la terre, du vent et de la lumière. De même il n'y aurait pas de fruit de Dieu sans quatre forces : la foi, l'espérance, l'amour et la connaissance. Notre terre est la foi où nous prenons racine. L'eau est l'espérance qui fait notre nourriture. Le vent est l'amour qui nous permet de grandir. La lumière est la connaissance qui nous fait mûrir » (I, 131).

Dans la foi, dans la réceptivité aux forces de l'Esprit et grâce à son revirement, l'élève des Mystères perd sa fixité dans les structures du monde instable. Il se confie aux forces nouvelles qui ne demandent qu'à agir en lui. Telle est l'« épreuve de l'eau ». Le candidat apprend à s'en tirer sans le support du monde sensoriel auxquelles il se cramponne. En se retournant, plein de foi, vers le monde spirituel, vers l'« eau » de ses forces, il reconnaît qu'il est vain de s'en remettre à « la rigueur des faits » et à l'« infailibilité » des dogmes du monde sensoriel. Car cette rigueur des faits n'apparaît pas si rigoureuse, ni l'infailibilité des dogmes si infailible ! En réalité il n'y a aucune solidité dans ces éléments, dont tôt ou tard on perd la certitude.

### *Le combat pour la Connaissance*

C'est au candidat devenu conscient de son véritable Soi qu'il est donné d'abolir définitivement les liens qui l'unissent au monde sensoriel – et par là au monde démoniaque. Une pareille délivrance suppose qu'il ait vu jusqu'au fond de leur nature. Et une vue pénétrante n'est possible que s'il est devenu conscient de la structure et de la force de l'Esprit. C'est seulement quand le Soi véritable devient conscient et agissant que le chaos du monde peut être identifié et remplacé par un ordre nouveau. L'« Evangile de Philippe » décrit ainsi ce processus:

Tant que les désirs de l'homme sont cachés, ils persistent, durent et vivent. Quand ils apparaissent au grand jour, ils meurent... Il en est de même pour l'arbre. Tant que sa racine est cachée, il croît et vit. Mais si sa racine apparaît, l'arbre se dessèche. Il en est ainsi de chaque créature du monde, non seulement de ce qui est visible, mais de ce qui est caché. Tant que la racine de la méchanceté est cachée, elle est forte. Est-elle reconnue, elle est anéantie. Devient-elle visible, elle disparaît. Ainsi dit la Parole : « Déjà la cognée est mise à la racine de l'arbre » (Luc, 3,9). Cette cognée n'est pas là pour couper. Ce que l'homme coupe repousse. Mais la cognée pénétrera si profondément qu'elle extirpera la racine... Arrachons donc cette racine de nos cœurs!

Elle sera arrachée quand nous la reconnaitrons. Si nous ne la reconnaissons pas, elle s'enracine encore plus profondément et porte des fruits dans nos cœurs. Elle nous domine et nous en sommes les esclaves. Elle nous tient prisonniers de sorte que nous faisons ce que nous ne voulons pas et que nous ne faisons pas ce que nous voulons. Elle demeure puissante tant que nous ne la reconnaissons pas. Et tant qu'elle existe, elle opère » (I, 135f).

Cependant, plus difficiles encore à reconnaître et à extirper que les liens du monde sensoriel sont ceux qui nous retiennent dans le monde démoniaque. C'est sous forme de mythe que l'écrit intitulé Pistis Sophia nous décrit le combat pour la connaissance que l'âme livre aux éons du démiurge. (14) Les forces démoniaques, les « serviteurs d'Authadès », n'ont pas plutôt remarqué que la Pistis Sophia – l'âme qu'a touché l'Esprit – veut leur échapper qu'« ils la dépouillent de sa force de lumière » et s'en font pour eux-mêmes un ornement. La Pistis Sophia se laisse ainsi abuser. Elle croit que les éons du monde démoniaque parés de sa lumière représentent le monde spirituel et elle ne les sert qu'avec plus de ferveur. Elle y perd ses forces et tombe dans une captivité encore plus grande. Ces éons du monde démoniaque ne sont rien d'autre qu'imaginaires et illusions sur le caractère du monde terrestre ; ils suggèrent à la Pistis Sophia que sa vocation est dans ce monde terrestre, qu'elle doit employer ses forces à le diviniser.

C'est donc avec ces éons qui lui dérobent sa lumière que la Pistis Sophia, l'âme sur la voie des Mystères, doit livrer un combat continu. En effet, elle se soumet chaque fois à la violence des suggestions et illusions et s'y perd. Sans cesse elle se remet à l'œuvre pour renouer intérieurement avec la lumière du Soi véritable. Elle voudrait acquérir le pouvoir de discernement, afin de distinguer ce qui est apparence et ce qui est spirituel et de savoir dans quel sens diriger ou non ses forces. Elle doit surmonter douze grandes illusions terrestres, douze idéaux qui sont autant d'éons, que représentent les signes du zodiaque de l'astrologie. A douze reprises, chaque fois contre un éon différent, elle mène le combat jusqu'au moment où elle est délivrée du monde démoniaque grâce à la connaissance que l'Esprit lui impartit. C'est ainsi qu'elle soutient l'« épreuve du Feu ».

Cette épreuve n'est rien d'autre que la très longue lutte de la Pistis Sophia contre les éons d'Authadès. Etant donné que l'Esprit, le Feu, agit dans l'âme du candidat aux Mystères qu'incarne la Pistis Sophia, une nouvelle force et un nouveau discernement sont à sa disposition. Or il en résulte que le monde des sens et le monde des ombres s'opposent à elle avec une force accrue, de sorte qu'elle ne peut faire autrement que d'assigner des buts illusoire à ses forces, abusée qu'elle est par des apparences trompeuses. Reconnaître et

surmonter ces obstacles et trouver la juste conduite grâce aux forces du Feu, tel est ce qu'on appelle l'« épreuve du Feu ».

### *L'amour*

A peine cette épreuve surmontée, le candidat a la faculté de conduire sa vie de façon nouvelle dans les forces de l'Esprit. « Soyez zélés envers la Parole (le monde spirituel) car la première composante de la Parole est la foi, la deuxième est l'amour et la troisième, les œuvres. Car c'est des œuvres que naît la vie » dit-on dans l'Apocryphon de Jacques (II, 200). On trouve la même pensée dans le passage déjà cité de l'Évangile de Philippe : « Nous croyons afin de recevoir, et nous aimons afin de donner ». Ces qualités, qu'un candidat aux Mystères empli des forces de l'Esprit doit posséder, sont également mentionnées dans un extrait du Corpus Hermeticum. Les sept anciennes forces planétaires doivent être remplacées par les sept qualités du Soi véritable. La « connaissance de Dieu » bannit l'ignorance. La joie bannit la souffrance. La réflexion se substitue à l'impétuosité; la maîtrise de soi, aux désirs intempestifs; l'équité, à l'injustice; la bonté, à l'avidité; la vérité, au mensonge. (15)

Dans la mesure où le candidat se conforme à cette ligne de conduite et qu'il met en œuvre les forces de l'Esprit, à l'intérieur comme à l'extérieur, la Connaissance croît en lui, et ses pensées, ses sentiments et ses énergies changent. Par la Connaissance, il sera de plus en plus conscient du monde de l'Esprit. Son ascension le conduira de la conscience autonome - la conscience spontanée (16) - jusqu'au monde de l'Esprit de l'humanité et, de là, jusqu'au monde de l'Esprit cosmique. Dans tous ces degrés, il reconnaît les êtres qui en sont issus, les hiérarchies des Anges, Archanges, Trônes, Puissances. Il reçoit leur force et partage avec eux les siennes. Il collabore consciemment à l'évolution du monde spirituel et tente de le laisser agir dans le monde sensoriel et le monde démoniaque qu'il a vaincu.

### *Mort et Résurrection*

Comme toutes les écoles des Mystères, les gnostiques font usage de la symbolique de la mort et de la vie pour décrire le chemin spirituel. Cette symbolique s'inscrit dans deux contextes distincts. Le premier est que le Soi véritable de l'homme est « mort », soumis à l'empire des sens et des démons. Il faut donc qu'il soit réveillé, rendu à la vie, ressuscité. C'est dans ce sens que Silvanus, par exemple, exprime sa doctrine: « Ressuscitez les morts qui ont trépassé ! Ils étaient vivants et c'est par ta faute qu'ils sont morts. Donne-leur la vie et ils vivront à nouveau ! » (II, 56).

Ce qui donne la mort, c'est le fait que le monde sensoriel et le monde des ombres s'érigent en absolu. « Ce monde se nourrit de cadavres. Tout ce qui dans ce monde sert de nourriture à l'homme est mortel. Mais la vérité se nourrit de ce qui est vivant. Aussi aucun de ceux qui se nourriront de vérité ne mourra » (I, 123). Ou bien : « Qui connaît le monde, découvre un cadavre. Et qui découvre un cadavre, le monde n'est pas digne de lui » (Évangile de Thomas, I, 206). Quand un homme ressuscite de la mort, que le soi véritable secoue le joug de la mort, alors il reconnaît ce qui l'a conduit à la mort : le monde illusoire des sens et celui des ombres qui se présentent comme absolu. Et ces mondes-là ne sont pas dignes de l'homme qui vit de l'Esprit.

Le second contexte, auquel les Gnostiques ramènent la symbolique de la vie et de la mort, est qu'en celui qui parcourt le chemin des Mystères, les caractéristiques qui relèvent du monde sensoriel doivent disparaître ou « être mises à mort ». Alors seulement s'ouvre la voie qui conduit à la résurrection du Soi véritable. Ce qui est facteur de mort doit être mis à mort, et ainsi ressuscite la vie. Aussi Jésus dit-il dans « l'Évangile de Thomas » : « Le royaume du Père est semblable à un homme qui veut tuer un puissant personnage. Il tire son glaive, d'abord

dans sa maison, et perce le mur pour savoir si sa main est assez forte. Alors il tue cette personne » (I, 216). Ce glaive du candidat est la Connaissance. C'est avec lui qu'il tue ce « puissant » personnage, c'est-à-dire sa propre volonté de puissance, de même qu'Horus mit Seth à mort.

On trouve une équivalence évidente et parfaite de ces deux contextes dans l'« Apocryphon de Jacques » : « Cherchez la mort, comme les morts cherchent la vie, alors se montrera ce que l'on cherche » (I, 198). Les morts qui « cherchent la vie » sont les élèves d'une école des Mystères dont le soi véritable est « mort », et que leur aspiration oriente vers le monde de l'Esprit vivant où leur soi pourra revivre. Le moyen d'y parvenir, c'est de rechercher la mort, la mort de ces traits caractéristiques qui causent la mort du vrai soi.

### *Conscience nouvelle et mort physique*

Les écrits gnostiques ne laissent place à aucun doute quant au fait que la résurrection du Soi véritable est une marche en avant de la conscience. Et que de cette conscience doit naître un nouvel être. Or cette nouvelle conscience et ce nouvel être font de la mort une expérience toute différente. Dans la « Lettre à Réghinus sur la résurrection », il est question de « la résurrection dans l'Esprit qui contient en lui la résurrection de l'âme et celle de la chair » (I, 150). Car il est avéré que le Soi véritable doit d'abord devenir conscient – ce qui est la résurrection en Esprit – avant que s'ensuive l'édification du corps spirituel. Telle est la signification de ces phrases extraites de « l'Evangile de Philippe » : « Ceux qui disent : l'homme meurt d'abord et ensuite ressuscite, sont dans l'erreur. Si, avant la mort physique, l'homme n'a pas changé, il ne changera pas après la mort. Si, dès cette vie, il ne parvient pas d'abord à la résurrection, il n'y parviendra pas dans la mort » (I, 122). Lorsque, avant la mort, l'état d'un homme ne s'est pas modifié, il ne se modifiera ni après ni pendant la mort physique. Si, préalablement à la mort physique, il ne s'est pas produit à tout le moins une « résurrection en esprit », il ne s'en produira pas après la mort où la conscience fait défaut, et par suite il n'y aura pas résurrection du corps. Le soi véritable demeure inconscient et devra se réincarner dans un autre corps pour mener éventuellement à bien le processus de résurrection.

Lorsqu'en revanche, pendant la vie, se produit une « résurrection en esprit », la nouvelle conscience élabore progressivement un nouvel être, et il résulte, des pensées, sentiments et mouvements de la volonté, un nouveau « vêtement », un nouveau « corps spirituel ». Dans la mort physique, il est vrai que l'enveloppe extérieure de l'homme se désintègre. Mais sa conscience n'est pas liée à cette enveloppe extérieure. L'identité consciente de cet homme réside dans le soi authentique qui est ressuscité selon l'esprit et qui s'est revêtu d'un corps spirituel. Ce dernier est actif et ne saurait périr. Ainsi s'exprime la « Lettre à Réghinus » : « Il est clair que notre forme visible, quand elle meurt, n'est pas sauvée, mais la forme vivante qui se trouve dans la forme mortelle le sera. C'est elle qui ressuscite » (I, 152).

« Les morts ne vivent pas, les vivants ne mourront pas », dit l'« Evangile de Thomas » (I, 194). Les « morts » sont ceux en qui le soi véritable ne s'est pas réveillé. Ils ne « vivent pas » et ils ne vivront pas après la mort physique. Mais les « vivants », dont le soi véritable est ressuscité, ne meurent pas à la mort du corps physique.

Ceux qui croient que, par décision souveraine de Dieu, le corps physique ressuscitera après la mort, se trompent. L'« Evangile de Philippe » confirme cette assertion d'après les Epîtres de Paul : « la chair et le sang ne peuvent hériter le royaume de Dieu. Mais quelle est cette chair qui ne peut hériter ? La chair dont nous sommes enveloppés. Et quelle chair héritera ? La chair de Jésus et son sang [donc le corps spirituel]. Jésus dit : celui qui ne mange pas ma chair et ne boit pas mon sang, celui-là n'a pas la vie en lui. Que désigne cette chair et ce sang ? Sa chair est la Parole et son sang, l'Esprit Saint. Celui qui reçoit l'un et l'autre a la nourriture et la boisson et il est revêtu » (I, 101).

Celui donc qui parcourt jusqu'à la fin le Chemin des Mystères, qui a éveillé à la vie son Soi véritable, se constitue une nouvelle âme et un nouveau corps. Il remet intérieurement en ordre les rapports perturbés entre le monde spirituel et le monde des sens et des ombres. L'esprit est à nouveau vivant, les énergies des ombres deviennent ses serviteurs, et son corps est son instrument et son moyen d'expression. Aussi l'Évangile de Philippe déclare : « Celui qui hérite alors qu'il est mort, est lui-même mort ainsi que son héritage. Celui qui hérite alors qu'il est vivant, il vit et il hérite de ce qui est vivant. Et aussi de la mort ! » (I, 94). Et : « L'homme saint est saint de part en part, y compris dans son corps. Quand il reçoit le pain, il sanctifie le pain et, quand il reçoit la coupe, il sanctifie la coupe, comme il sanctifie tout ce qu'il reçoit. Comment alors ne sanctifierait-il pas également son corps ? » (I, 128).

### *Le mythe gnostique : le Sauveur*

Livrées à leur propre force, les étincelles de lumière qui sont enchaînées au monde sensoriel et dans un corps lui-même de nature sensorielle ne seraient jamais en état de parcourir la voie des Mystères. Trop faibles sont leurs yeux pour reconnaître la lumière, trop faibles aussi leurs forces pour qu'ils arrachent leurs chaînes et affrontent les épreuves de cette voie. Aussi ont-elles besoin d'un sauveur qui leur fraie le chemin. De ce sauveur, les écoles gnostiques nous décrivent très exactement l'essence et l'action.

Il possède toujours, qu'on le désigne du nom de Jésus ou d'un autre nom, deux dimensions, celle de Fils de l'Homme et celle de Fils de Dieu. Jésus est la forme humaine du sauveur, un homme consciemment uni à l'Esprit et qui vit le chemin dans la force de l'Esprit. Il est donc du même coup le Christ, celui qui est 'oint' par la force de l'Esprit cosmique. Cette force, qui porte également le nom de Christ, agit en lui. Elle est elle-même le Christ, le Sauveur, le Sauveur cosmique. En Jésus et avec Jésus, la force de l'Esprit cosmique, du Sauveur du cosmos, Christ, parcourt la voie des Mystères et l'ouvre à l'humanité.

Jésus, la figure humaine du Sauveur, est, dans l'enseignement des gnostiques, un être qui vit déjà dans le monde de l'Esprit avec un corps spirituel, mais qui s'est incarné volontairement pour accomplir le chemin des Mystères. Il a pris un corps terrestre en acceptant les chaînes que toutes les étincelles non encore délivrées portent dans le monde des ombres et des sens. Mais, grâce aux forces qu'il a en propre, Jésus brise ses chaînes, son vrai Soi se relève, rayonnant, il se constitue un corps spirituel correspondant.

« O doctrine insondable ! Il se livra à la mort bien qu'il fût revêtu de la vie éternelle ! Mais après s'être dépouillé de ses vêtements périssables, il revêtit la vie impérissable. » C'est ainsi que l'« Évangile de Vérité » décrit la marche du Fils de l'Homme, qui le conduit du monde de l'Esprit jusqu'à celui des sens et des ombres et de là le ramène au monde de l'Esprit (I, 42). De même dans la « Paraphrase de Shem » on peut lire : « J'ai revêtu pour l'instant la défroque de l'animal (II, 304), dans le « Second discours du Grand Seth » : « Je cherchai une demeure dans un corps humain. Je l'échangeai contre celui qui était là auparavant et je fis ainsi mon apparition. Et toute la cohorte des archontes fut prise de saisissement » (II, 243). Toutes les puissances du monde sensoriel et du monde des ombres, sont saisies d'effroi quand se révèle à leurs yeux le Soi véritable qui appartient à l'Esprit. Car elles savent que dès lors, c'est la fin de leur domination, leur volonté de puissance n'a plus de justification.

C'est la raison pour laquelle les éons et les archontes d'Authadès-Jaldabaoth font tout pour tenter une dernière affirmation de leur puissance. « Aussi l'erreur s'est-elle prise de courroux contre lui. Elle l'a poursuivi, elle l'a opprimé, elle l'a annihilé. Il fut cloué à un arbre. » (« Évangile de Vérité » I, 40). Telle est l'inévitable corollaire du chemin des Mystères. Celui qui le parcourt déchaîne l'hostilité de toutes les forces, tant dans sa propre personne que dans son milieu, lesquels se sentent menacés jusque dans leur existence à l'apparition du Soi véritable. Cependant le Soi véritable est « insaisissable » par elles (« Apocalypse de Pierre »



III, 143) (17). C'est seulement le corps, le vêtement terrestre qu'elles peuvent saisir et mettre à mort. Elles ne peuvent reconnaître ni appréhender le Soi véritable.

### *Le Sauveur fraie le chemin*

Le Sauveur, le Fils de l'Homme, suit le chemin des Mystères pour ceux qui sont « les siens », les étincelles de lumière. Il fraie le chemin par lequel elles doivent passer elles-mêmes. Si elles ne le font pas, elles demeurent enchaînées et il n'est pas de salut pour elles. De cela, le disciple des Mystères est directement conscient. « Réglez-vous sur lui, car il est difficile de construire l'homme parfait. Comment pourriez-vous accomplir ce grand œuvre ? » (« Evangile de Philippe » I, 131). « Il se fit une voie pour ceux qui s'étaient égarés, une connaissance pour ceux qui ne savaient pas. Il se fit découverte pour celui qui cherchait, il se fit l'appui de ceux qui chancelaient et la purification de ceux qui étaient impurs » (I, 52). C'est par son intermédiaire que (le Père) a illuminé ceux qui, faute de connaissance, vivent dans les ténèbres. Il les a illuminés et leur a ouvert le chemin. Ce chemin est la Vérité » (I, 40).

Le but du chemin des Mystères est donc une liaison restaurée avec l'Esprit, la prise de conscience du soi véritable, ce soi qui est issu de l'Esprit et illuminé par lui. C'est dans cette mesure que la tâche du « Fils de l'Homme », le sauveur, consiste à leur montrer le Père qui n'est autre que l'Esprit et à les mener à cette connaissance du Père.

Dans le Fils de l'Homme, c'est le sauveur cosmique qui est à l'œuvre, le Verbe « que l'on appelle sauveur » (I, 38). Il n'est autre que la conscience empliée des forces de l'Esprit cosmique, conscience chez laquelle la connaissance de l'Esprit agit à la manière d'une illumination. Cette conscience s'est totalement épanouie en Jésus : en lui opère le Christ. Et il doit opérer de la même façon chez tous les disciples des Mystères, chez tous ceux qui suivent le chemin christique. C'est ainsi que Christ descend, vivant, en eux. « Je suis le Christ, le Fils de l'Homme, je suis l'un d'entre vous et je suis en vous » (II, 255).

Le Verbe, le Christ, procède du Père, autrement dit de l'Esprit. Il est la conscience qui mène à l'Esprit, l'Idée qui est pensée par la Pensée du Père, et donc liée à cette Pensée. Les textes gnostiques nous dépeignent avec de multiples nuances comment le monde spirituel, avec tous ses degrés et ses êtres, s'épanche dans cette « Pensée originelle » de l'Esprit, dans le Fils du Père, dans le Christ, et comment il a fait descendre celui-ci en mission auprès des hommes pour leur montrer le chemin qui mène à l'Esprit ; et comment ce Christ s'est uni à Jésus, cet homme entre les autres, pour accomplir l'œuvre par son entremise.

Par ma providence, je vous ai délivrés de toutes vos chaînes, j'ai rompu les chaînes des démons du monde souterrain, dans ce monde où, après vous avoir fait violence, ils vous avaient enchaînés, vous qui êtes les membres de mon corps. J'ai renversé la haute muraille des ténèbres, j'ai fracassé la porte fortifiée des impitoyables, j'ai brisé leurs verrous, et j'ai anéanti leur méchanceté, et celle de celui qui vous frappe, et de celui qui vous fait obstacle, du tyran et du contradicteur, et de celui qui est roi, et de votre propre ennemi. Tout cela j'ai voulu le faire connaître aux miens, qui sont les enfants de lumière, pour que de leur côté ils anéantissent ces puissances, soient délivrés de leurs fers et retournent au lieu où ils étaient auparavant » (La triple pensée de l'origine - la Prôtennoia trimorphe - II, 391f).

### *Le sacrifice du Sauveur*

Celui qui se sacrifie pour les êtres humains, ce n'est pas seulement Jésus, le Fils de l'Homme, quand il suit le chemin des Mystères avec toutes ses conséquences. Celui qui se sacrifie est aussi Christ, la Parole, la Pensée primordiale, le Fils de Dieu, alors même que le Christ fait l'expérience du chemin des Mystères en Jésus avec tout ce qu'il comporte, pour le refaire en tous les candidats après lui. C'est en chaque homme, c'est en l'humanité tout entière que s'offre la Lumière divine afin que le Soi véritable devienne conscient, et cette

Lumière est sacrifiée par les forces hostiles au Soi. C'est précisément par ce moyen qu'est possible la résurrection du soi véritable de chaque être humain et de l'humanité tout entière.

« Grâce à de tels hommes, les ténèbres se dissolvent et disparaît l'ignorance. La pensée, divisée dans la création, prend une forme unique. Et les ténèbres du chaos se dissipent » (II, 408). L'Osiris démembré, la conscience de l'esprit humain, cette conscience divisée dans le monde sensoriel, retrouve son unité. Cet aboutissement final, un passage des « Actes de Jean » nous en fait le tableau, ainsi que de l'incompréhension à laquelle l'évènement se heurte chez les hommes du monde des sensations.

Jean raconte :

« Quand je le vis souffrir, je ne pus tenir devant sa souffrance et je m'enfuis sur le mont des Oliviers, pour pleurer sur ce qui était arrivé. Et quand, ce vendredi, il fut pendu à la croix, les ténèbres se répandirent à la sixième heure sur la terre entière. Mais au milieu de la grotte apparut mon Seigneur et il m'expliqua en disant : Jean, pour les hommes en bas j'ai été crucifié à Jérusalem, frappé à coups de lance et de roseaux, abreuvé de vinaigre et de fiel [...] Pourtant je n'ai rien souffert de ce qu'on dit que j'ai souffert. Tu as entendu dire que j'ai souffert et je n'ai pas souffert. On t'a dit que je n'ai pas souffert, et pourtant j'ai souffert ; que j'ai été transpercé, mais je n'ai pas été frappé ; que mon sang a coulé, et pourtant il n'a pas coulé. Ce qu'ils disent de moi, je ne l'ai pas enduré, et ce qu'ils ne disent pas, je l'ai souffert. Reconnais en moi le supplice de la Parole, le transpercement de la Parole, le sang de la Parole, la blessure de la Parole, la crucifixion de la Parole, la mort de la Parole » (18).

« Pour les hommes, en bas, j'ai été crucifié à Jérusalem et frappé à coups de roseaux et de lances et abreuvé de vinaigre et de fiel » : Le corps physique de Jésus a été véritablement crucifié. Sur ce corps, les hommes avaient toute puissance. Mais cette crucifixion n'est que le symbole d'une autre crucifixion, celle-là bien plus réelle, celle que le Sauveur cosmique, la Parole, endure incessamment dans l'humanité. « Reconnais en moi, le supplice de la Parole, le transpercement de la Parole, le sang de la Parole, la blessure de la Parole, la crucifixion de la Parole, la mort de la Parole. » Ceux en qui le Soi véritable veut devenir conscient et agissant tuent, transpercent, blessent, torturent et mutilent ce Soi véritable dans lequel la Parole agit incessamment. Si leur Soi véritable leur devient perceptible, ils ne lui permettent pas d'atteindre à la parole, ils se moquent de cette possibilité et la rejette comme irréaliste – ou ils le trahissent et s'emparent de son aspiration à la vraie vie pour servir leurs intérêts terrestres.

Ils font de la mort physique du Sauveur un évènement décisif dans l'illusion qu'elle représente le rachat de leur personne physique sans comprendre que, ce faisant, ils réduisent le Sauveur, la Parole, à un silence de mort. Le corps physique, celui qui est crucifié, n'est pas le corps véritable, le corps spirituel du Sauveur. Ce que le corps physique endure n'est pas la vraie souffrance du Sauveur. Sa souffrance est la mise à mort du Soi véritable.

### *Transmission de force*

Le sauveur fraie le chemin aux élèves des Mystères en l'ayant parcouru lui-même. A chaque étape, il libère des forces qui le rendent accessible à ceux qui suivent ses pas. Ces forces se communiquent à ces derniers de manière psycho-spirituelle, car c'est de manière psycho-spirituelle qu'elles sont reliées au fondateur des Mystères.

Reprenons la « Lettre à Réghinus » :

Il s'est transmué pour devenir impérissable et il est ressuscité. Il a permis que l'apparent soit englouti par le non apparent. Ainsi il a frayé pour nous le chemin de l'immortalité. Quand, dans ce sens, nous nous manifestons dans le monde comme porteur de sa force, nous sommes véritablement le rayonnement de cette force, et nous sommes saisis par lui jusqu'à ce que nous nous abîmions en lui : c'est la mort alors que nous sommes encore en vie. Alors il

nous attire à lui jusqu'au ciel comme les rayons du soleil par le soleil et rien ne peut nous retenir. Telle est la résurrection dans l'Esprit, qui implique celle de l'âme et celle de la chair (I, 149f).

A cette transmission de force qui a lieu successivement aux diverses étapes du chemin, les gnostiques ont réservé des noms rituels et c'est effectivement par des rites qu'ils l'ont rendue manifeste. L'« Evangile de Philippe » en parle. Il s'agit du baptême et de l'onction, de la cène et de la rédemption, de la résurrection et de la chambre nuptiale. Mais le texte ne laisse place à aucun doute sur le fait que ces rites sont dépourvus de signification tant qu'une force de nature psycho-spirituelle ne s'est pas manifestée au plus profond de l'être, et dont les rites ne sont qu'une confirmation tout extérieure. C'est ainsi par exemple qu'ils parlent du baptême : « Grand est le Baptême, si on le reçoit, on vit ! » (I, 122f). Mais le texte ajoute le commentaire suivant : « si on ne vit pas bien avant de le recevoir (en tant que rite extérieur), on ne reçoit rien. »

A chaque étape du chemin des Mystères, les forces sont transmises par le fondateur aux disciples qui suivent sa voie. « Le Seigneur a tout célébré en un seul Mystère : la Baptême et l'onction, la Cène, la Rédemption et la Chambre nuptiale » (I, 116). « Le Baptême est le saint. La résurrection est le saint des saints. Cependant, le saint des saints est l'union dans la Chambre nuptiale.

Le baptême entraîne la résurrection et la rédemption, la rédemption mène à la Chambre nuptiale. » (I, 118).

Dans le Baptême et dans l'Onction (la « force de la croix ») le Sauveur convie le disciple à suivre le chemin et l'unit à l'élément « eau » grâce auquel, plein de repentir et de compréhension, il pourra se délivrer des liens qui l'attachent encore au monde des sens. « Un homme devient un Christ quand il obtient le Baptême et l'Onction et dès lors il se rit du monde » (I, 124). Se « rire du monde » signifie qu'il a mesuré, par rapport au monde de l'Esprit, la relativité du monde de la sensation et du monde des ombres et que, par là, il a vaincu ce monde.

Avec la Cène, la Rédemption et la Résurrection, le Sauveur fraie le chemin à l'élève des Mystères. Car, dans les forces de l'Esprit, le Sauveur triomphe des obstacles intérieurs qui s'opposent au plein épanouissement du Soi véritable, il porte le poids des répercussions que le chemin ne manque pas de provoquer dans les mondes sensoriel et démoniaque et parvient au développement de la conscience du Soi véritable. Ces mêmes forces, engendrant les mêmes effets, seront le partage de ceux qui suivront le chemin des Mystères. « Lorsque nous buvons à la coupe – laquelle est remplie de l'Esprit Saint – nous recevons l'Homme parfait » (I, 126).

Dans la « Chambre nuptiale », le Sauveur montre, à ceux qui le suivent, l'Esprit, le Père, et leur donne la faculté de reconnaître cet Esprit, ce Père. Le soi véritable, cette structure de l'Esprit, pénètre la conscience de l'élève des Mystères : son âme, fiancée réceptive, se laisse pénétrer par son fiancé qui est l'Esprit, alors naît « l'enfant de la chambre nuptiale » (I, 140), l'illumination, la connaissance. Le vol de la colombe qui, après le baptême dans le Jourdain, se posa sur la tête de Jésus, symbolise la « chambre nuptiale » du Sauveur. En Jésus naquit le Christ. « En ce jour, le Père du tout s'unit à la vierge (l'Esprit Saint) qui était descendue – et un rayonnement créateur brilla. Jésus se manifesta dans la grande chambre nuptiale... Jésus sortit de la chambre nuptiale, engendré par l'union du fiancé et de la fiancée » (I, 120). L'ordre de l'Esprit cosmique, le Père du tout, pénétra l'esprit de Jésus, le Soi véritable. Et la force de l'Esprit cosmique, la vierge, représentée par la colombe dans la symbolique évangélique, pénétra l'âme de Jésus, et les deux s'unirent. Telle est la Lumière en l'homme, sa véritable identité, son vrai Soi mis à la lumière. « Un rayonnement créateur », la véritable identité de l'homme, « brilla ». Le « Fils de l'Homme » était désormais conscient et pouvait agir. Et du fait que le Soi véritable reflète la structure de l'Esprit cosmique, il devint aussi le Fils de Dieu, le Christ.

## *Le mythe gnostique : le retour à l'unité*

Un disciple des Mystères, celui auquel l'éternité s'est manifestée alors qu'il est « devenu un », annule la « faute » de la Sophia, de l'Âme universelle. Il est désormais une étincelle de lumière qui, dans la force de l'Esprit, s'est dégagée des chaînes du monde des ombres et de la sensation. Il est vrai que son corps et le monde sensoriel ont été engendrés par la « faute » de la Sophia. Ils n'en sont pas moins le lieu où peut croître la semence de l'Homme vrai. La Sophia avait eu besoin d'une forme de substitution après avoir perdu, à la légère, la forme qui lui correspondait, la forme du corps spirituel. Cette forme de substitution doit servir à la croissance de l'étincelle de lumière jusqu'à un certain degré de développement.

Quand l'étincelle dans sa forme de substitution parvint à atteindre ce degré de conscience, elle reconnut que sa véritable patrie n'était pas située dans les mondes sensoriel et démoniaque mais bien dans le monde de l'Esprit. Elle éprouva que le corps et ces mondes étaient comme des « brigands » qui voulaient la retenir en terre étrangère. Dans la mesure où elle devint consciente de son vrai Soi et reconnut en lui sa véritable identité, elle fut à même de rompre les liens qui la rivaient à son corps, aux mondes sensoriel et démoniaque. Comme le sauveur, et dans la force du sauveur, elle éveilla la haine du démiurge Jaldabaoth, mais elle soutint l'épreuve. L'illumination l'unit de nouveau à l'Esprit ; elle le reconnut consciemment, et cela grâce à la nouvelle forme qu'elle s'était constituée progressivement. Un nouvel organisme physique – pensée, sentiment et volonté conformes à la structure du Soi véritable – avait en elle vu le jour.

Quant au disciple, l'étincelle divine avait supprimé pour lui le déséquilibre entre le monde sensoriel et démoniaque et le monde de l'Esprit. Le monde spirituel, le monde intérieur, avait pris en lui la première place, alors que le monde sensoriel et démoniaque était devenu son instrument et son moyen d'expression. A lui s'appliquait désormais les paroles de l'« Evangile de Vérité » : « Le Tout retourna à lui, ce Tout dont il était issu. Ce Tout était alors en Lui, l'inconcevable, l'insaisissable, supérieur à toute pensée » (I, 38). « Car depuis que le monde existe, l'âme est déposée dans sa volonté » (I, 95). Et les âmes qui se sont affranchies de leur captivité « étaient de nouveau en Lui du fait qu'elles L'ont trouvé en elles, Lui, le Parfait, qui créa le Tout, en Qui est le Tout, et vers lequel le Tout s'empressa » (I, 40). « De même que l'ignorance se dissipe sous l'effet de la connaissance, et que s'évanouissent les ténèbres quand brille la lumière, ainsi l'imperfection se résorbe dans la perfection. Dès lors s'effacent également les formes apparentes, elles se dissolvent dans l'unité, et tout le dissemblable devient semblable quand l'unité rend parfait l'espace du monde » (I, 46f).

Ainsi la sagesse des Mystères gnostiques est porteuse d'une histoire de l'évolution du monde. L'histoire de l'humanité est celle de la lutte des ténèbres contre la Lumière qui point. Les ténèbres, les éons, commencent par repousser la Lumière puis elles s'en font un ornement pour mieux abuser la Pistis Sophia, l'âme qui lutte, le Soi véritable. Mais, avec Jésus le Christ, s'opère le retournement. Toutes les âmes ayant atteint une certaine maturité gagnent, pas à pas, la libération que donne la connaissance, tandis que le démiurge, faute de partisans, doit renoncer à sa souveraineté, alors tout fait retour au Plérôme.

## **Gnose et christianisme originel**

### *L'identité fondamentale*

En comparant la Gnose en tant qu'école des Mystères, avec le christianisme originel vu également comme école des Mystères, on voit que la Gnose constitue, d'une part, la continuation et la mise en forme de l'école des Mystères du christianisme originel ; et d'autre part, qu'elle opère la liaison des Mystères traditionnels du bassin oriental de la Méditerranée avec les Mystères du christianisme originel de l'époque. Les mouvements gnostiques ont

toujours enseigné la même sagesse et ont suivi le même parcours que ceux du christianisme originel. La symbolique héritée des Mystères traditionnels pouvait diverger, mais elle était la plupart du temps identique à celle du christianisme originel. De même, dans les textes gnostiques, le fondateur, tant de la sagesse que du chemin des Mystères, est la plupart du temps Jésus, sinon une figure en affinité avec ce dernier. La relation qui existe entre le fondateur des Mystères et ses disciples est identique dans les deux cas, Gnose et christianisme originel. Comme ce dernier, la Gnose rattache Jésus à tout l'immense enchaînement de l'activité du Christ cosmique. Et comme, depuis Jésus, cette activité universelle du Christ est ancrée au cœur de l'humanité entière, la doctrine et le chemin des Mystères sont devenus, chez les gnostiques comme dans le christianisme originel, accessibles à tous.

Il y a donc identité parfaite entre la Gnose et le Christianisme des origines sous le double rapport de la doctrine et de la pratique. Le Christianisme originel, en tant que religion à Mystères notoire, est aussi une Gnose, et la Gnose, en cette même qualité de religion à Mystères notoire, n'est pas différente du christianisme originel. Cette identité n'est naturellement admise que si l'on considère la Gnose comme la sagesse et la voie des Mystères, et non comme un mouvement historique que l'on distinguerait du Christianisme originel faute de percevoir leur identité fondamentale. Vu sous cet aspect, Paul est un gnostique de même que l'Évangile et les Épîtres de Jean ainsi que l'Apocalypse johannique sont gnostiques. Si l'Apocalypse n'appartenait pas au canon du Nouveau Testament et si on l'exhumait du sol par un heureux hasard à la manière des écrits de Nag-Hammadi, nul n'hésiterait, en raison de sa symbolique, à l'attribuer au gnosticisme.

Il n'est pas jusqu'aux Évangiles synoptiques qui, en nous dépeignant le chemin suivi par le fondateur du Christianisme originel et ses disciples, n'expriment la sagesse des Mystères, bien que dissimulée sous la symbolique et le langage du judaïsme orthodoxe. Aussi est-il malaisé à nos contemporains de reconnaître l'enseignement des Mystères derrière des symboles chargés d'interprétations dogmatiques. Cet enseignement est pourtant présent dans les textes, et pour peu que l'on admette que la Gnose ne fait qu'un avec la sagesse des Mystères et qu'il n'y a pas de différence entre voie gnostique et voie des Mystères, l'on peut, à bon droit, qualifier Jésus de gnostique.

## **Préjugés contre la Gnose**

*La Gnose, un « dualisme ? »*

On a toujours fait grief aux gnostiques d'avoir une vision dualiste de l'univers sous prétexte que le fond de leur doctrine se ramènerait à l'antagonisme entre le « Père universel, invisible » et le « Démiurge » (Jaldabaoth, Authadès), le créateur de ce monde. Le monde des ombres et le monde des sensations illusives, le monde de Jaldabaoth, serait tout simplement le mal, tandis que le monde spirituel serait le bien. Et, de toute éternité, ces deux mondes « de statut identique » s'opposeraient de façon irréconciliable.

Parler de « statut identique » est un contresens et il faut considérer l'« opposition irréconciliable » comme relative. Pour les gnostiques, le monde sensoriel est ce qui est extérieur et le monde spirituel ce qui est intérieur. L'extérieur est éternel au même titre que l'intérieur. En tant que principe l'extérieur est, dès le commencement, caché dans l'intérieur, mais il s'en dégage progressivement par un processus d'autodifférenciation. L'extérieur est donc lui aussi éternel mais parce qu'il dérive de l'intérieur, comme la dure coquille de l'escargot s'est constituée à partir de l'intérieur tendre et mou. Dans ces conditions, on ne saurait parler d'égalité entre extérieur et intérieur. Jaldabaoth, l'Extérieur, est issu par un processus de différenciation de la Sophia, qui est partiellement un aspect du Père invisible, dont elle continue de dépendre. Parler de dualisme n'a de sens que si l'on a affaire à deux forces de « statut identique » ne dérivant pas l'une de l'autre.

En ce qui concerne le caractère « irréconciliable » de l'opposition qui sépare l'intérieur de l'extérieur, il est possible d'imaginer de différentes façons le rapport entre ces deux aspects. L'extérieur, le principe du monde sensoriel et du monde démoniaque illusoire, peut passer pour une expression adéquate de l'intérieur. Il peut aussi se fermer à l'intérieur, et même, poursuivant son propre chemin, s'insurger contre l'intérieur et chercher à le subjuguier. Il n'en resterait pas moins dépendant de l'intérieur auquel il doit son apparition. Toujours selon le mythe des gnostiques, on voit l'extérieur voler en éclats – ou être brisé par l'intérieur – quand il s'endurcit dans sa rébellion. Alors, toujours d'après le mythe gnostique, Jaldabaoth et sa création se perdent dans le néant et sont remplacés par une nouvelle création provenant d'une Sophia ayant acquis la Connaissance.

C'est donc de façon dynamique et non statique qu'il convient d'envisager le rapport qui unit l'extérieur à l'intérieur, le monde sensoriel au monde spirituel.

L'harmonie originelle avait précédé la phase de l'« opposition irréconciliable »; mais, après l'opposition, peut s'instaurer à nouveau, entre l'intérieur et l'extérieur, une « réconciliation » sur un nouveau plan supérieur.

Le fait que Jaldabaoth dérive d'un monde supérieur le met dans un état de relative dépendance, et le mythe en donne incidemment la preuve en soulignant que, malgré sa rébellion, sans même qu'il le sache ni s'en doute, il a tout de même une fonction à remplir. Jaldabaoth demeure donc indirectement dans la mouvance du monde spirituel. On s'aperçoit qu'il n'occupe qu'une position secondaire, ce qui interdit de parler de dualisme proprement dit. Maints textes gnostiques qui nous entretiennent des activités de Jaldabaoth, le démiurge, mettent fort bien en lumière qu'il ne peut créer que sur le modèle du monde spirituel, lequel se sert de lui à ses propres fins. Il est dit expressément dans l'Évangile de Philippe : « L'Esprit Saint accomplit secrètement sa volonté par leur intermédiaire (par l'intermédiaire des éons de Jaldabaoth) » (I, 99).

### *Docétisme?*

Le Sauveur est venu du monde spirituel pour apporter son concours à la formation de la conscience du soi véritable. Il prit le corps d'une créature de chair et de sang, et tout spirituel qu'il était dans son essence, il se soumit à l'esclavage du monde sensoriel pour briser ce dernier et frayer le chemin à ses disciples. Pour l'homme spirituel, un corps de chair, avec ses pensées, sentiments et volontés, est une entrave et une contrainte. Il se dégage donc de l'emprise de ce corps qui n'est pour lui qu'un instrument imparfait. Dès que l'homme spirituel redevient vivant et conscient, il se constitue un nouveau corps, qui est un moyen d'expression et un pouvoir d'action nouveaux. Selon les écrits des Mystères du christianisme originel, c'est en toute conscience que Jésus démolit l'ancien Temple – son corps de créature terrestre – pour en édifier un nouveau, un corps en harmonie avec l'Esprit et c'est avec ce corps qu'il ressuscite de la tombe qui n'est autre que le monde sensoriel (Jean 2,19-21).

C'est cela que les gnostiques voulaient dire quand ils affirmaient que ce n'était pas le vrai corps de Jésus qui était mort sur la croix. Ils entendaient que le corps de chair n'était pas le vrai corps, le corps correspondant à la véritable essence de Jésus. Le véritable corps de Jésus est le corps de résurrection, le corps spirituel, corps qui ne peut mourir.

On a travesti la pensée des gnostiques en leur faisant dire que le corps de Jésus, dans le monde sensoriel, n'était pas celui d'une créature de chair et de sang. C'est cette théorie prêtée au gnosticisme que l'on a dénommée « docétisme » ou « théorie du corps apparent ». Dans l'opinion des gnostiques, Jésus possédait, comme tout homme né dans le monde sensoriel, un corps semblable à celui des créatures de chair et de sang. Mais ce corps de chair et de sang n'était que la « forme de l'esclave » comme le dit Paul dans l'Épître aux spirituels, ce n'était pas son véritable corps. Jésus prit la « forme de l'esclave », une forme qui ne lui était pas appropriée à lui qui était Esprit et Vie, et cela pour pouvoir œuvrer en tant qu'homme spirituel vivant dans le monde sensoriel, et précéder les hommes sur la voie du processus qui permet de triompher de la « forme de l'esclave ».

Il est plusieurs passages des écrits gnostiques où cette manière de voir est mise en lumière sans doute possible. « Celui dans les mains et les pieds duquel on a enfoncé des clous, n'était qu'une image charnelle, un vêtement d'emprunt, il fut mis à mal mais ce n'était que son image » (II, 143). Citons encore ce texte : « Car ma mort, celle qui a eu lieu selon leur opinion, n'a vraiment eu lieu que pour leur égarement et leur aveuglement. C'est leur homme qu'ils ont cloué sur la croix et c'est pour leur mort qu'ils l'ont cloué. Leur conscience n'a jamais perçu mon être, car ils étaient sourds et aveugles » (II, 246). « Leur homme » : il s'agit du corps de chair de la création qui meurt de « leur mort », la mort physique. Mais ce n'était pas le vrai corps, le corps qui fût digne de Jésus, il n'en était qu'un substitut. « Je vins, je retirai mon vêtement vivant et je pris la forme du chaos » (III, 404).

On se prévaut souvent d'une citation de Valentin dont fait état Clément d'Alexandrie pour affirmer l'erreur des gnostiques selon laquelle Jésus n'aurait pas possédé de corps à la façon des mortels. Valentin dit : « Jésus se haussa jusqu'à la nature divine. Il mangeait et buvait d'une façon qui lui était propre. Son corps ne restituait pas sa nourriture ». (19) Cependant, si l'on prend en considération toutes les citations qui précèdent, c'est du corps spirituel de Jésus que parle Valentin, ce corps qui n'est susceptible que d'une nourriture spirituelle, laquelle n'est autre que la Sagesse des Mystères.

A la vue des textes de Nag Hammadi, l'affirmation selon laquelle les gnostiques auraient été de purs « docètes » n'est plus tenable. Mais pourquoi donc ce préjugé a-t-il, en dépit de toute évidence, la vie si dure ? Parce que la créature humaine appartenant au monde des sens et souhaitant être délivrée de la mort, veut ressusciter dans son corps physique. Il lui faut donc souhaiter que Jésus ait été son sauveur en triomphant de la mort du corps physique et qu'en conséquence il ressuscite avec ce même corps physique.

Le dernier mot de la question est que le corps que nous tenons de la création n'est pas le corps véritable, pas plus pour nous que pour Jésus. Il n'est qu'un « corps apparent ». Car l'essence véritable de l'homme est l'Homme spirituel. Et pour ce dernier, le corps terrestre n'est pas le séjour qui convient. Cependant, aussi longtemps que l'essence véritable de l'homme ne s'est pas encore éveillée et qu'il vit de sa conscience terrestre, son corps créé est ce qui correspond le mieux à sa nature.

### *Sauvé par soi-même?*

Celui qui professe qu'un sauveur divin est indispensable pour délivrer l'homme du péché et de la mort, et qu'il suffit de croire à l'œuvre de salut de ce sauveur, ne peut pas comprendre que les gnostiques doivent assurer leur salut par eux-mêmes. Pour ces derniers, en effet, le salut est un processus intérieur. C'est de son inconscience et de l'impuissance qui en résulte que le Soi véritable doit se délivrer. Le salut advient par une prise de conscience dont l'homme spirituel est l'auteur et le bénéficiaire. Aussi le candidat doit-il suivre un chemin sur lequel il a une tâche à exécuter. Il ne s'agit pas de multiplier les efforts en vue de devenir conscient, ce serait là une impossibilité, mais bien de reconnaître et de dissiper peu à peu les obstacles qui entravent sa marche.

Etant donné la tâche qui incombe au disciple des Mystères et que sa délivrance est toute intérieure et ne lui est pas accordée de l'extérieur, l'idée peut naître qu'il a bel et bien l'intention de se délivrer lui-même. Cependant les gnostiques n'ignoraient pas que le travail intérieur ne constituait qu'une partie de leur marche en avant. Il n'en reste pas moins que le parcours du chemin des Mystères, excepté pour ceux qui sont spécialement reliés au monde spirituel, n'est possible que si un autre homme à l'esprit éveillé – le Sauveur en l'occurrence – fraie ce chemin, les y précède et que les chercheurs s'engagent sur ses pas. Tous les écrits gnostiques qui nous parlent du Sauveur évoquent le rôle capital qui lui revient. Toutefois le Sauveur ne peut offrir qu'une possibilité de délivrance et rien de plus. C'est à l'homme qu'il appartient, avec l'aide des forces que lui communique le Sauveur, de faire une réalité de cette possibilité.

## « Orgueil »?

Il se peut que, parmi ceux qui suivent la voie des Mystères du christianisme originel et des voies qui se rattachent aux anciennes écoles des Mystères, il s'en soit trouvé qui, pour se mettre en avant, ont effectivement regardé de haut leurs frères humains : il s'agit de faux gnostiques, de faux chrétiens. Les théologiens contemporains interprètent, il est vrai, les versets 18-21 du premier chapitre de la première Epître aux Corinthiens où Paul se déclare contraire à la sagesse des hommes comme une attaque contre la Gnose (20).

Mais quels sont ces hommes auxquels s'en prend l'apôtre ? Ce sont ceux dont le Soi véritable a été effectivement touché par l'Esprit et qui en ont tiré vanité. Mais par ce seul fait, ils ont abandonné la voie des Mystères et ne sont plus ni chrétiens ni gnostiques. Pour cette raison Paul leur dénie le droit de s'appeler chrétiens et non parce qu'ils ont pris conscience de l'existence d'une sagesse des Mystères. Dans l'Epître aux Colossiens (21) on voit Paul prier pour que ses disciples « soient remplis de la juste connaissance de la volonté de Dieu en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur [...] et croissant par la connaissance de Dieu... » (Colossiens, I, 9-10). Il se peut même que ceux contre lesquels vitupérait l'apôtre n'aient même pas été des élèves des Mystères, mais des hommes qui, ayant entendu parler des Mystères gnostiques, se vantaient d'une « connaissance » qu'ils croyaient posséder. Peut-être se croyaient-ils être véritablement sauvés par cette « connaissance ».

## Le salut par la « connaissance »?

On a toujours reproché aux gnostiques leur supposée prétention d'être sauvés par un savoir mystérieux. Il peut en effet avoir existé de nombreux groupements – et ceux que mentionne la première Epître aux Corinthiens de Paul ont peut-être été de ceux-là – où l'on concevait la « connaissance » des Mystères comme un savoir extérieur et où l'on s'imaginait être arrivé par là à quelque chose, voire même à être délivré. Mais la délivrance par la connaissance, telle que les gnostiques en faisaient l'expérience était une toute autre affaire. Il ne s'agit pas, en effet, de la tentative d'appréhender le monde et Dieu par l'intellect ou par les concepts qu'il engendre, mais bien de la prise de conscience du Soi véritable, lequel est en l'homme par disposition naturelle, et, à partir de lui, d'une autre prise de conscience majeure, celle de la structure du monde spirituel. Quand cette structure se dévoile sur le chemin des Mystères, le candidat ne s'adonne pas à des spéculations intellectuelles, il fait simplement des expériences. Les forces et la structure du monde spirituel se révèlent à lui, forces et structure qui existent en lui et en dehors de lui. Il les exprime par des images ou des symboles.

Quelles que soient les nuances que prennent ces symboles, ils se rapportent toujours à une seule et même réalité dont le candidat prend conscience. Vus de l'extérieur, ils peuvent donner l'impression d'être de bizarres spéculations. Pour le gnostique, ces symboles sont autant d'allusions extérieures à un monde spirituel dont il fait l'expérience intérieure.

La « connaissance » n'est pas pour lui un moyen de salut, mais le salut lui-même. En elle, l'Homme véritable devient conscient de lui-même et du monde spirituel. En elle, s'expriment la structure et la force de l'Esprit grâce auxquelles vit le Soi véritable. Et cette vie délivre de l'inconscience et de l'impuissance.

## La « fuite » du monde ?

Dans les écoles des Mystères et en particulier dans celle du christianisme originel, « se détourner du monde » était une condition sine qua non pour suivre le chemin des Mystères. Ne lit-on pas dans les écrits : « Si quelqu'un vient à moi, s'il ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple » ? (Luc, 14, 26). L'élève reconnaît que le Soi véritable se situe à une autre hauteur que celle du monde des sens et qu'il doit se dérober sans transiger à la tyrannie de ce monde



s'il veut suivre sa vocation propre. C'est cela que Jésus entend par « haine ». Le disciple ne négligera pour autant aucun de ses devoirs. Il sait être un vrai père, frère, époux, ou épouse, mère, sœur tout aussi irréprochable. Mais il déplace son centre de gravité. Les liens du monde sensoriel ne sont pas pour lui l'élément décisif, mais seule la vie dans le monde spirituel. Il « hait » le monde dans la mesure où les forces sensorielles, en lui et à l'extérieur de lui, prétendent exercer leur hégémonie, entravant par là l'épanouissement de son être intérieur.

Sitôt que les forces de l'Esprit connaissent en lui un plein essor, il pourra accomplir ses devoirs et satisfaire aux nécessités de la vie sous un signe nouveau. Il sera à même de se tourner vers ses frères humains en veillant toutefois à ne pas causer de conflits et à ne pas créer d'obstacles. Et il pourra même délivrer les autres hommes de leurs entraves. S'il parvient à faire du « salut », donc de la « résurrection » du Soi véritable une authentique réalité, il contribuera à conduire autrui à la même réalité. La disparition des chaînes qui le rivent au monde sensoriel lui permettra d'avoir une nouvelle attitude à l'égard de ce dernier, une attitude fondée sur une situation différente.

*« Ascèse » et « jouissance du monde » ?*

Est-il exact que le gnostique refoule son être naturel au point de mener une vie de mortification ? Il a sans doute existé de semblables aberrations. Mais on pourrait également penser qu'une conduite qui, de la part du disciple des Mystères, n'aurait rien d'ascétique, pût paraître telle à quelqu'un dont la vie se passerait toute entière dans le monde des sens. Il arrive dans la pratique que, chez le disciple des Mystères, la vie de l'esprit soit tellement prédominante qu'elle le détache sans contrainte des liens qui enchaînent au monde des sens. Il n'y a pas refoulement dans ce cas, mais simple abandon de la vie naturelle quand un but plus grandiose se dessine à l'horizon.

A l'inverse, les gnostiques auraient-ils accordé à leur être naturel une excessive liberté de mouvement ? De semblables déviations par rapport à la règle des Mystères se vérifièrent sans doute. Cependant, quand le gnostique déclare qu'il se situe au-dessus de toute règle morale, cela ne signifie nullement qu'il foule au pied ces règles, mais seulement que le Soi véritable qui se libère à la faveur du chemin des Mystères, découvrant en lui-même jusqu'aux lois qui régissent le monde des sens, ne se sent à l'aise que lorsque il se comporte selon des lois intérieures qui sont celles du monde de l'Esprit. Il ne souffre pas qu'on lui inculque de l'extérieur des principes de moralité, il s'en tient toujours à l'ordonnance de l'Esprit, cet Esprit qui est désormais vivant en lui et qui lui permet de saisir sous un jour nouveau toutes les situations qui s'offrent à lui. Or, à quelqu'un qui juge de tout selon des règles morales invariables, une semblable conduite peut éventuellement apparaître comme une violation des règles auxquelles il s'est voué lui-même.

*Liberté sexuelle ?*

Il est une variante à cette accusation, c'est celle selon laquelle le gnostique aurait mis au premier plan la jouissance de la vie avec la liberté sexuelle. Il se peut qu'une semblable conduite ait été celle d'hommes faisant pour leur propre satisfaction et intérêt un usage pervers de la voie des Mystères. Ce grief a pu être fondé en certain cas. Mais il ne le fut jamais à l'égard des disciples qui demeurèrent fidèles à l'esprit du chemin des Mystères.

A ce propos, peut surgir un malentendu causé par l'incapacité de lire, dans les symboles des textes gnostiques, la réalité dont ils sont l'image. « Chambre nuptiale », « semence naturelle ou spirituelle », « sang », tous ces symboles qui y surabondent sont autant de métaphores qui désignent des expériences de nature psycho-spirituelles. Celui qui ne veut ni connaître ni admettre l'existence de semblables expériences transfèrera aisément sur les gnostiques les fantasmes qui hantent son propre esprit.

On rencontre par exemple plus d'une fois dans les textes gnostiques des phrases telles que celle-ci : « Le Seigneur aimait Marie-Madeleine plus que ses autres disciples et la baisait fréquemment sur la bouche » (Evangile de Philippe, I, 110). Phrase qui a fait imaginer une liaison entre ces deux êtres, conception qui s'est perpétuée dans la littérature moderne et jusqu'au cinéma. Il faut lire un peu plus haut dans l'Evangile de Philippe pour savoir ce qu'un « baiser » y signifie. « Quand la Parole descend des hauteurs, l'homme peut alors se nourrir, jusqu'à devenir un parfait, de cette Parole qui émane de la bouche du Père. Tel est le baiser qui féconde les parfaits et leur permet d'enfanter. C'est pour cela que nous nous donnons le baiser de paix, étant par là fécondés par la grâce que nous nous communiquons mutuellement » (I, 103). Le Seigneur qui embrasse Marie n'est donc rien d'autre que la Parole qui passe par la bouche du Père, lequel est Esprit. La Parole est tout naturellement à l'origine d'une « génération spirituelle » chez l'être humain préparé à la recevoir. Cette génération spirituelle permet au Soi véritable de devenir conscient. Tout élève des Mystères en qui agit la Parole peut faire naître la « connaissance » en d'autres élèves. Ce « baiser » est alors le symbole d'une transmission de force.

### *Irénée*

Les préjugés et malentendus que nous avons passés en revue on eut pour rapporteur systématique Irénée, suivi par Epiphane, Hippolyte et beaucoup d'autres. Irénée considéra les gnostiques du point de vue dogmatique qui était le sien, ce qui ne peut donner de la sagesse et de la voie des Mystères qu'un modèle construit d'après le monde sensoriel. Aussi Irénée fut-il dans l'impossibilité de comprendre qu'il s'agissait, dans la Gnose, d'une symbolique qui était une expression du monde de l'Esprit, de même qu'il ne put concevoir que les divers systèmes symboliques reflétaient une même et unique vérité. Il classa les divers groupes gnostiques d'après des critères purement extérieurs, comme un biologiste à propos de telle ou telle espèce animale. C'est en raison de cette perspective qu'il lui fut impossible de discerner les gnostiques qui parvenaient à une réalisation effective du chemin des Mystères de ceux qui, en tant que faux gnostiques, se laissaient glisser dans la fantasmagorie, la magie ou l'immoralité. Il mit en conséquence tous les gnostiques - les vrais et les pseudo gnostiques - sur le même plan. Il est d'ailleurs vraisemblable que son intention n'était pas du tout de faire preuve de discernement, car il n'est pas de meilleur moyen de compromettre un adversaire que de l'identifier à des homologues qui offrent avec lui une apparence de ressemblance et sur la conduite desquels il y a notoirement à redire.

Il eût été toutefois possible, même avant la découverte des textes de Nag Hammadi, de tracer un tableau plus équitable de la Gnose, à partir des données dont on disposait déjà et même en se servant de la dogmatique léguée par Irénée, sans trop d'erreurs encore que totalement dénuée de compréhension. Il aurait fallu pour cela entrevoir que la Gnose était une école des Mystères qui était le prolongement du christianisme originel, remodelé par des ajouts provenant de diverses traditions des Mystères de l'Orient. Mais après la découverte de Nag Hammadi, il n'est plus possible ni loisible de donner de la Gnose une version différente.